NEUVIÈME ANNÉE. — N° 202 1er JUIN 1905 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

NOUVELLES DE TILLY

« Seigneur, protégez-moi contre mes amis ; quant à mes ennemis, je m'en charge! » Cette parole fameuse pourra bientôt s'appliquer à la cause de Tilly. Ses plus terribles adversaires ne sont certainement pas ceux qui la combattent...

A Dieu ne plaise que je veuille incriminer les intentions de personne; je souhaiterais seulement d'inciter quelques-uns des fidèles du Champ Lepetit à plus de circonspection.

Je sais en effet de bonne source que leur attitude récente a très fort importuné Mgr Amette, évêque de Bayeux, qui serait sur le point — s'il ne l'a déjà fait à l'heure où vous lirez ces lignes — d'interdire formellement aux prêtres d'accompagner les « prétendues voyantes » et de prier avec les groupes qui se forment autour d'elles pendant leurs extases.

Mgr Amette s'est déjà opposé, ces jours derniers, à une procession ou pèlerinage projeté à la suite de la guérison du jeune vicaire de Brix.

C'est contre la tentation d'organiser des manifestations semblables que nous voudrions prémunir les sincères amis de Tilly, car elles ne peuvent que retarder la réalisation de leurs espérances...

Ces manifestations risquent d'être très mal interprétées. Il semble, d'abord, qu'elles soient peu respectueuses de l'autorité épiscopale, puisqu'elles tendent à présenter comme miraculeuses des guérisons sur lesquelles aucune enquête canonique ne s'est prononcée. Il semble ensuite qu'elles n'aient qu'un but : glorifier les faits qui se rapportent à Marie Martel, et ces faits là seulement.

Telle n'est pas, j'en suis convaincu, la double intention des personnes qui avaient formé le dessein de venir en procession au Champ Lepetit. C'est trop qu'on puisse la leur prêter.

Nous n'avons cessé de le répéter à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à Tilly : il ne faut point considérer isolément les visions de Marie Martel et les merveilleux incidents qui s'y rattachent.

Ces visions et ces merveilleux incidents (prédictions, guérisons, modifications dans la statue du Sacré-Cœur) forment un groupe très émouvant, personne n'oserait le nier; mais c'est aller contre la réalité des choses que de croire ou de laisser croire qu'il constitue à lui seul le *fait* de Tilly.

Je me rends très bien compte de ce qui se passe dans l'âme impatiente de ceux pour qui j'écris ces lignes. C'est un phénomène psychologique assez courant.

Depuis des années, Marie Martel est restée la seule voyante. Les autres sont mortes ou dispersées. On a fini par ne plus voir qu'elle. On y est arrivé insensiblement, et presque inconsciemment, par une pente en quelque sorte fatale.

Il faut réagir contre cette tendance.

Il est nécessaire que les impressions du moment, si vives qu'elles puissent être, n'effacent pas les impressions d'autrefois. Il est nécessaire que l'on n'oublie point que l'événement initial a été la série des visions de l'Ecole des sœurs.

Là, et pas ailleurs, se trouve la clef du mystère que, tôt ou tard, une enquête canonique devra élucider.

Comment les vrais amis de Tilly ne comprennent-ils point que, le jour seulement où l'autorité épis-

copale aura reconnu l'origine divine des apparitions de l'École, il leur sera permis de former quelque espoir en faveur des visions de Marie Martel ?

Et comment, dans ces conditions, ne comprennent-ils point que la seule attitude à garder est le silence, puisqu'il est bien certain que tant que Tilly sera l'objet de discussions ou de manifestations, l'autorité épiscopale refusera de prononcer son jugement?

On me répondra sans doute que l'Eglise, en ces matières, ne fait souvent que ratifier le sentiment populaire et qu'il n'y a qu'à consulter les annales de la mystique pour constater que c'est l'enthousiasme des foules qui a fondé les pèlerinages les plus célèbres.

Cela est vrai ; mais on aurait tort, j'en ai peur, de croire que l'argument a quelque valeur en ce qui concerne Tilly.

Quoi qu'on fasse, en effet, on n'attirera plus à Tilly, par des pèlerinages organisés, des foules aussi nombreuses que celles qui, spontanément, y accouraient en 1896. Si donc l'enthousiasme populaire, si le bel élan de foi auquel nous avons assisté, il y a neuf ans, n'a pu avoir aucune influence sur les décisions de l'évêque de Bayeux, il y a lieu de supposer que rien de ce que l'on tenterait aujourd'hui n'en aurait davantage.

Je me borne aujourd'hui à ces réflexions sommaires. Dans un prochain article, je reviendrai, avec quelques détails, sur les récents événements qui les motivent. Je supplie ceux qui aiment Tilly, autant que je l'aime moi-même, d'entendre mon avertissement.

GASTON MERY.

LA DESTRUCTION DE PARIS

J'ai signalé, dans mon dernier article, parmi les prédictions annonçant la destruction de Paris, la prophétie de saint Césaire.

M. de Novaye m'écrit que le texte que j'avais cité et que j'avais trouvé dans son ouvrage *Guerre et Révolution*, a été inventé de toute pièce, à la fin du second empire, par un abbé peu scrupuleux, qui s'était inspiré de la prophétie d'Orval et de celle d'Olivarius.

M. de Novaye ajoute que la véritable prophétie dite de saint Césaire, est celle de Jean de Valiguerra qui, sur la destruction de Paris, s'est exprimé ainsi :

« ... l'Eglise universelle et le monde entier gémiront sur la prise, la spoliation et la dévastation de la plus illustre et de la plus fameuse cité, capitale et maîtresse de tout le royaume des Français. »

G. M.

J'ai reçu, d'autre part, la lettre suivante :

Rosny-sous-Bois, 16 mai 1905.

*A Monsieur le Directeur de l'*Echo du Merveilleux

Bien cher Monsieur,

Votre intéressante étude sur les prophéties relatives à la destruction de Paris me conduit, malgré moi, à vous présenter deux *réflexions* (prière aux compositeurs de ne pas mettre : deux *objections*).

Voulez-vous permettre à l'un des lecteurs les plus anciens et les plus assidus de l'*Echo du Merveilleux* de vous les soumettre en toute humilité ?

Et tout d'abord : un souvenir personnel.

Vous placez parmi les voyantes ayant fait des prédictions : *Berguille* (en 1878).

Je ne crois pas du tout que Berguille puisse être classée parmi les voyantes.

En 1874, j'avais eu occasion d'étudier de près le caractère des manifestations extra-naturelles dont Berguille était alors l'objet, dans le village de Fontet, près La Réole (Gironde).

Ces manifestations avaient fortement ému le diocèse de Bordeaux, et S. E. le cardinal Donnet avait interdit à ses diocésains de faire ce qu'on commençait à appeler à Bordeaux : *le pèlerinage de Fontet.*

J'avais publié sur ces manifestations, comparées à celles de Louise Lateau de Bois d'Haine (Belgique), plusieurs brochures à la suite desquelles Son Eminence avait bien voulu faire spontanément en ma faveur une exception à sa défense, afin de me permettre de compléter mon étude. J'avais conclu contre une intervention divine ; et les événements m'ont depuis trente ans absolument confirmé dans mon opinion. Pas une des prophéties de Berguille ne s'est réalisée : L'avènement du comte de Chambord, — Le pape qui devait succéder à Pie IX et ne régner que deux ans, pour être remplacé par un pape Français, jésuite nominativement désigné par elle, et appartenant à la province de Toulouse, — La construction d'une basilique à Fontet, — L'abandon du sanctuaire de Pouvourville près de Toulouse, toutes ces sensationnelles prophéties sont maintenant oubliées, et Berguille doit être reléguée soit dans la catégorie des *hallucinées*, soit dans celle des malades hystériques.

Ceci ne modifie, du reste, nullement la conclusion de votre étude, et le retranchement de Berguille ne peut que donner une force nouvelle aux autres prophéties citées par vous, si elles sont authentiques.

Il est un second point qui m'a fortement frappé : c'est la phrase mise dans la bouche du vénérable curé d'Ars :

« *On voudra me canoniser* ; on n'en aura pas le temps. »

J'ignore absolument si cette phrase a réellement été prononcée par le saint curé ; mais, jusqu'à preuve du contraire, j'inclinerai à croire qu'elle ne l'a jamais été.

La modestie du vénérable M. Vianney était telle qu'il était bien loin de se croire digne de la canonisation, et d'un autre coté, si une telle pensée d'orgueil avait pu seulement surgir dans son esprit, nul doute qu'elle eût suffi pour empêcher Rome de le béatifier ou même de le déclarer *vénérable*.

Je ne crois pas qu'il soit possible de citer, dans toute l'ha-

giographie catholique, un seul exemple d'un saint ayant prévu sa canonisation possible.

Veuillez, cher monsieur, pardonner ces quelques lignes et leur donner, si vous le croyez intéressant, l'hospitalité dans un modeste recoin de votre savante publication.

Bien à vous amicalement,

CHARLES CHAULIAC.

P. S. — Parmi les prédictions paraissant sérieuses annonçant la destruction de Paris, vous pouvez citer celle de Marie Lataste, dans la première moitié du XIXe siècle.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *La conseillère de Mgr Dupanloup.*

On sait que Mgr Dupanloup fut, en quelque sorte, le chef, au Concile du Vatican, du petit groupe d'évêques qui jugeaient inopportune la définition du dogme de l'Infaillibilité. Entendez bien que les sept cents pontifes, venus de tous les lieux qu'éclaire le soleil, et siégeant dans la vaste nef de Saint-Pierre, transformée en *Aula* conciliaire, étaient parfaitement d'accord sur le dogme lui-même. Mgr Dupanloup, en particulier, avait toujours professé cette doctrine, même dans des écrits publics, et il avait soutenu jadis à Rome une thèse de doctorat sur cette question. Le désaccord portait uniquement sur l'opportunité de la définition. Ce qui préoccupait la minorité des évêques, c'était l'effet que l'introduction d'une question pareille allait produire sur l'opinion. D'abord, la crainte d'aggraver par une nouvelle définition dogmatique le joug de la foi, déjà trop lourd pour plusieurs, et d'éloigner de l'Eglise soit les dissidents, soit les incroyants; ensuite, la peur d'indisposer le gouvernement, déjà mis en défiance par le Syllabus, et de nuire ainsi aux intérêts de l'Eglise et de la Papauté.

La prudence humaine semblait, en effet, conseiller l'ajournement. Mais, comme le rappelle à ce propos Mgr Besson, l'historien de Mgr Dupanloup, la prudence humaine est toujours courte par quelque endroit. Si la question eût été ajournée et l'Assemblée dissoute par la force des choses, le concile interrompu voyait la reprise de ses travaux indéfiniment ajournée. Que serait-il advenu si cette crise formidable eût trouvé la question de l'infaillibilité pontificale dans l'état où l'avaient mise d'ardentes polémiques ? Mais les barrières avaient été placées, le rempart élevé. L'orage pouvait venir : Dieu avait mis en sûreté l'unité de son Eglise ; il avait dit aux peuples ballottés par la tourmente révolutionnaire que là où son Vicaire allume les phares de la doctrine, là est le port et le salut.

Il n'est pas nécessaire de rappeler toutes les phases de la résistance de la minorité. Le 18 juillet 1870, l'infaillibilité du Pape fut solennellement proclamée à Saint-Pierre par l'unanimité des Pères présents, moins deux, dont l'un alla déposer son acte de foi aux pieds du saint Père le même soir, et l'autre le lendemain matin.

« J'étais là, écrivait plus tard Mgr Gay, et je n'ai vu de ma vie un spectacle aussi émouvant.

« L'effroyable orage qui grondait pendant que Pie IX parlait donnait au trône d'où il prononçait la définition, l'apparence d'un Sinaï. En dehors de l'enceinte réservée au Concile, la foule y répondait par des acclamations enthousiastes qui durèrent plus d'un quart d'heure et qui, parfois, couvraient la voix du tonnerre. »

Mgr Dupanloup, fidèle jusqu'au bout à ses convictions, n'était pas là.

Le dimanche 17 juillet, raconte son historien, à sept heures et demie du soir, l'évêque d'Orléans quittait Rome, avec l'évêque de Colocza. La nuit écoulée, aux premiers rayons du jour, comme il prenait, selon sa coutume, son bréviaire pour le réciter, Mgr Haynold qui était à l'autre bout du wagon, pensif, s'écria tout à coup :

— Monseigneur, nous avons fait une grande faute !

L'évêque d'Orléans fit signe qu'il allait prier.

On sait que l'illustre prélat ne devait pas tarder à adhérer au dogme de l'infaillibilité. En 1871, de Bordeaux, où il avait été envoyé comme membre de l'Assemblée nationale, Mgr Dupanloup écrivait au Pape :

« Je n'ai écrit et parlé que contre l'opportunité de la définition; quant à la doctrine, je l'ai toujours professée non seulement dans mon cœur, mais dans des écrits publics, et j'y adhère de nouveau sans difficulté, trop heureux si je puis par cette adhésion offrir à Votre Sainteté quelque consolation au milieu de ses détresses. »

L'adhésion publique, retardée par les difficultés de la guerre et de l'occupation prussienne, fut faite le 29 juin 1872, dans la belle lettre pastorale portant publication des constitutions dogmatiques du Concile.

⁂

Dans ce drame de conscience, la vérité eut près du célèbre évêque un auxiliaire étrange et miraculeux. C'était une humble religieuse illettrée de l'ordre des Filles de Notre-Dame fondé en 1604 par Jeanne de Lestonnac, que Léon XIII a béatifiée en 1900: mère Sainte-Agnès, du couvent de Narbonne. Elle appartenait à une famille d'artisans et n'avait reçu d'autre instruction que celle de l'école primaire. Dès son enfance Dieu sembla miraculeusement l'appeler. « Je me rappelle — a-t-elle écrit, dans des notes sur sa vie qu'elle rédigea par ordre de son confesseur, — je me rappelle qu'étant bien jeune encore j'accompagnai ma

mère avec une de mes sœurs dans une course. Une église s'étant trouvée sur notre chemin, nous y entrâmes, et ma mère se mettant à genoux, je suivis son exemple, sans trop savoir ce que je devais faire. Mais au même instant une lumière toute céleste apparut aux yeux de mon âme; et quoi qu'il n'y eût point de statue de la Vierge sur l'autel devant lequel nous nous trouvions, j'en vis une dans cette clarté qui brillait à mes yeux. Aussitôt, je récitai l'*Ave Maria* avec une ferveur que je n'ai jamais oubliée... Il me semblait que la Sainte Vierge s'inclinait vers moi et m'environnait de sa protection. »

Plus tard, devenue religieuse, la sœur Agnès fut favorisée de grâces plus belles encore. Dieu lui parla dans le secret de l'oraison, aux pieds de la Croix, et un jour il donna à cette ignorante la mission précise d'écrire à l'illustre évêque d'Orléans pour l'éclairer sur sa conduite au Concile. Le R. P. Jean, abbé de Froidefond, a dit de ces lettres : « Tout y porte le caractère du divin. Je connais d'ailleurs cette religieuse et je suis sûr de sa sainteté autant qu'on peut l'être ici-bas. »

C'est cette étrange correspondance, commencée en 1865, terminée en 1872, que vient de publier le R. P. François Pon, chez Retaux. Elle est extraordinaire. On y sentira bien vite l'illumination, l'intuition d'ordre supérieur dont la religieuse de Narbonne dut être favorisée pour remplir une mission si au-dessus de ses connaissances et de son intelligence. Du fond de son monastère, la mère Sainte-Agnès voyait ce qui se passait à Rome comme à Orléans ; elle discernait ce qui se passait dans l'âme de l'évêque (qu'elle n'avait jamais vu), démêlait des dispositions dépendant de la sagesse humaine et de mille causes mystérieuses.

Elle dut fournir à son illustre correspondant, — visiblement plein de défiance au début, malgré les renseignements édifiants qu'il avait reçus sur la pieuse femme, — des explications, des preuves impossibles en dehors d'une illumination divine. Aucune des oscillations de l'âme du grand évêque n'échappait à l'humble nonne, si distante de lui.

La sœur Agnès avait obtenu déjà un autre miracle d'un caractère plus évident. Par la vertu de ses prières et sans doute l'intercession de la vénérable fondatrice de leur ordre, une religieuse, la sœur Saint-Xavier, avait été guérie d'un mal cruel et impitoyable. On lira avec intérêt, dans l'ouvrage du P. Pon, le récit de ce fait miraculeux parfaitement établi par les certificats médicaux.

Mais ce qui intéressera surtout, c'est cet épisode ignoré de la vie de Mgr Dupanloup et l'intervention inspirée d'une religieuse ignorante dans l'épreuve la plus grave à laquelle fut soumise la conscience du grand prélat.

GEORGE MALET.

La Régression de la mémoire

et les vies antérieures

Les observations de M. de Gassicourt relativement à la vérification des histoires racontées par les sujets sur leurs vies antérieures sont très justes. Aussi, dès qu'un nombre suffisant d'observations m'eut prouvé que la régression apparente de la mémoire au delà de la vie actuelle n'était pas le simple jeu d'imagination d'un individu isolé, mais qu'il y avait là un phénomène qui se répétait avec les mêmes développements avec des sujets et des opérateurs différents, j'ai cherché à retrouver la trace des personnalités que le sujet aurait vécues. Pour cela j'ai écrit aux maires, aux curés, aux commissaires de police, aux procureurs de la République et enfin aux amis que je pouvais avoir dans la région pour les prier de faire des recherches soit dans les registres de l'état civil ou des paroisses, soit dans la mémoire des habitants sur les personnalités les plus récentes.

Le résultat a toujours été le même : impossible d'avoir une preuve que ces personnalités avaient vécu dans les conditions indiquées; mais, chose singulière, les familles dont elles parlaient ont existé ou existent encore, les descriptions de lieux sont assez exactes, bien que les sujets n'aient jamais habité ces lieux et qu'à l'état de veille ils n'eussent aucun souvenir des familles dont ils parlaient pendant le sommeil. Bien plus, on vient de me dire qu'on avait magnétisé Joséphine à l'occasion du passage dans la ville de Voiron d'un habitant du hameau de Champvent où elle aurait vécu dans sa précédente incarnation sous le nom de Jean-Claude Bourdon, et qu'elle aurait non seulement compris ce que lui disait cet homme en patois, mais qu'elle lui aurait répondu dans le même patois (1), bien que Champvent soit à plus de 20 kilomètres du bourg de Manziat d'où elle n'était jamais sortie avant de venir en service dans le département de l'Isère. (Voyez la carte d'Etat-major, feuil e de Mâcon, quart du S.-E.) Il y a bien près de Champvent une famille Bourdon, mais pas de trace de Jean-Claude qui y aurait vécu de 1812 à 1880.

Un autre exemple plus frappant est celui de la dame qui a servi de sujet à M. Bouvier. Dans sa précédente existence, elle aurait été une jeune fille Marguerite Duchêne ayant vécu à Briançon de 1835 à 1860. Son père était épicier rue de la Caserne ; elle est allée à l'école chez les dames Trinitaires dans la rue de la Gargouille ; elle est morte chez son père à l'âge de

(1) Il paraît que les patois de Manziat et de Champvent sont assez différents pour que ce fait ait paru extraordinaire aux assistants.

vingt ans, d'une maladie de poitrine. Les registres de l'état civil de Briançon ne font mention ni de la naissance ni de la mort de Marguerite Duchêne et personne n'a jamais connu d'épicier du nom de Duchêne dans la rue de la Caserne. Toutefois cette rue existe, ainsi que la rue de la Gargouille et le couvent des dames Trinitaires situé dans cette rue. Or, le sujet n'est jamais allé à Briançon, pas plus que son mari et sa mère ; quant à son père, il y est né et l'a quitté à l'âge de quatorze ans pour n'y plus revenir.

On pourrait, dans ces deux cas, invoquer jusqu'à un certain point la mémoire ancestrale pour fournir certaines données ; mais elle n'est pas suffisante pour expliquer le phénomène et ce n'est que par l'examen de très nombreuses observations qu'on arrivera peut-être à trouver un commencement d'explication à ces sortes de songes, car il ne faut pas oublier qu'on n'a pas encore une théorie convenable du rêve.

A. de Rochas.

LE CHASSEUR NOIR

DE LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

Il n'est peut-être pas d'endroit qui paraisse plus désigné pour être le théâtre de mystérieuses apparitions que la forêt de Fontainebleau. Ses profondeurs recèlent, parmi la masse sombre des pins, tels cirques de rochers bizarres, énigmatiques et troublants, qui semblent le décor indiqué de quelque manifestation fantastique. La pensée que le Chasseur Noir se soit montré dans un semblable cadre n'est point faite pour surprendre, et le fantôme de l'étrange veneur s'évoque de lui-même en un tel lieu.

Dans un livre récemment paru (1), M. Adolphe Retté, qui n'est pas seulement un délicieux poète, mais encore l'homme le plus qualifié pour parler de la forêt de Fontainebleau avec autant de talent que d'érudition, conte l'extraordinaire aventure advenue, il y a quelques années, à une jeune Anglaise qui avait voulu voir de ses yeux le Chasseur Noir.

Ce récit, qui offre le plus vif intérêt, n'est pas l'œuvre de la seule imagination de l'écrivain, car le sujet lui fut fourni par une lettre adressée à M. Maurice Bourges, directeur de l'*Abeille de Fontainebleau*, et dans laquelle l'héroïne de cette histoire consignait tous les détails reproduits par M. Retté.

Ces faits ne remontent qu'à l'an 1899.

(1) Adolphe Retté : *Virgile puni par l'amour* (*Contes de la Forêt de Fontainebleau*). Messein, éditeur, 1905.

A cette époque, une paysanne des environs de Moret aurait déclaré à un docteur de cette ville qu'elle avait vu « l'Homme noir » une nuit où elle s'était rendue en forêt pour ramasser du bois. Le médecin, mandé auprès de cette femme, la trouva en proie à une forte fièvre : elle soutint que le Chasseur Noir, annoncé par un bruit de cor, était passé près d'elle, à cheval, accompagné de chiens qui semblaient « des ombres avec des yeux de feu », et qu'il l'avait frappée au visage (sa figure était balafrée comme par un coup de fouet).

A la vérité, le docteur tenait la vieille paysanne pour alcoolique, et son témoignage lui parut suspect ; malgré ses affirmations répétées, il ne voulut voir là qu'une simple hallucination.

Quoi qu'il en soit, le récit de cette aventure étant parvenu aux oreilles de la jeune miss, l'intrépide fille d'Albion, curieuse de telles émotions, s'en fut en forêt par une belle nuit, appelant de tous ses vœux la venue du mystérieux chasseur... Elle revint de cette équipée, terrifiée, malade et délirante.

Dans la nouvelle intitulée : *Le Chasseur Noir*, M. Retté a reconstitué, d'après les déclarations que fit plus tard celle qu'il nomme Griselda, l'étrange odyssée de la jeune fille, et rien n'est plus vivant, ne semble plus réel que cette scène fantastique — qui ne sera point sans faire frissonner quelques lectrices. On croit assister à l'apparition de cette « nuée orageuse glissant au ras du sol, et où les prunelles flamboyantes des molosses piquaient des points de feu... »

D'après M. Retté, la première apparition du Chasseur Noir qui ait été relatée, aurait eu lieu en 1599. L'historien Pierre Matthieu, dans sa *Vie d'Henri IV*, en parle comme suit :

« Le Roy, accompagné de plusieurs seigneurs, étant à la chasse dans la route de Moret, entendit un grand bruit de plusieurs personnes qui donnaient du cor assez loin de lui, les jappements des chiens et les cris des chasseurs, bien différents des siens et éloignés de lui d'une demi-lieue. En un instant, tout ce bruit se fit entendre près de lui. Sa Majesté, surprise et étonnée, envoya le comte de Soissons et quelques autres pour découvrir ce que c'était. Et aussitôt, ils entendirent ce bruit près d'eux, sans voir d'où il venait ni qui c'était, sinon qu'ils aperçurent, dans l'épaisseur de quelques broussailles, un grand Homme Noir, fort hideux, qui leva la tête et leur dit : *M'entendez-vous ?* ou *Qu'attendez-vous ?* ou selon d'autres : *Amendez-vous*, ce qu'ils ne purent distinguer, étant saisis de frayeur. Et aussitôt, ce spectacle disparut. Ce qui ayant été rapporté au Roy, sa Majesté s'informa des charbon-

niers, bergers et bûcherons qui sont ordinairement dans cette forêt, s'ils avaient déjà vu de tels fantômes et entendu de tels bruits. Et ils répondirent qu'assez souvent il leur apparaissait un Grand Homme noir, avec l'équipage d'un chasseur, et qu'on l'appelait le Grand Veneur. »

Matthieu ajoute qu'à la même époque Sully se trouvant dans son cabinet, au pavillon du Grand-Parterre, entendit, un soir, résonner le cor du Chasseur Noir et qu'il vint au château, croyant le roi de retour de la chasse, bien qu'il fût, à cette heure, à trois lieues de là.

Sully ne parle point de cet incident dans ses *Mémoires*. Il dit seulement, à propos de l'apparition :

« On cherche encore de quelle nature pouvait être ce prestige vu si souvent et par tant d'yeux dans la forêt de Fontainebleau. C'était un fantôme environné de chiens dont on entendait les cris et qu'on voyait de loin, mais qui disparaissait lorsqu'on s'en approchait. »

Péréfixe et Lestoile font un récit analogue à celui de Matthieu. L'abbé Guilbert qui rapporte ces faits dans sa *Description des château, bourg et forêt de Fontainebleau*, parue en 1731, ajoute encore :

« Cent ans après, en 1699, Louis XIV, étant à la chasse, eut cette même vision qui l'avertit de certains faits particuliers dont il ne parla, dit-on, à personne, et qui lui furent cependant confirmés par un maréchal-ferrant de Salon-de-Craux en Provence, parent de Nostradamus, et qui se crut chargé de révéler au Roy certaines choses qui regardaient sa conscience et qui, malgré le secret, donnèrent lieu à bien des conjectures. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le Roy allant à la messe, ce nouveau prophète se trouva sur son passage. M. le maréchal de Duras dit : « Si cet homme n'est pas fou, je ne suis pas noble. »

« Le Roy qui l'entendit se tourna et dit : « Cet homme-là n'est pas fou ; il parle de fort bon sens — et vous êtes noble. »

Il est intéressant de remarquer que le Chasseur Noir se serait montré en 1599, en 1699, — et en 1899. Y a-t-il eu quelque apparition en 1799? C'est possible, mais on n'en trouve point traces. Peut-être, après tout, comme le dit M. Retté, le Grand Veneur réserve-t-il ses apparitions aux rois de France et aux jeunes anglaises ; peut-être a-t-il jugé inutile de se faire connaître aux membres du Directoire?

Au surplus, M. Adolphe Retté ne désespère pas de rencontrer le Chasseur Noir au cours des vagabondages nocturnes qu'il fait volontiers en forêt. Cette « faveur » lui semblerait une légitime récompense de son ardente passion sylvestre.

Quant à la jeune miss à qui il fut donné, paraît-il, d'entendre le cor mystérieux, de voir, comme dans un rêve terrifiant, le cavalier et la meute fantastiques, on peut tenir pour certain qu'elle ne se promènera jamais plus la nuit dans la forêt de Fontainebleau. Cela n'étonnera pas ceux qui auront lu le récit fait par M. Retté de cette incroyable aventure.

GASTON CRONIER

LE

MERVEILLEUX SOUS LES TROPIQUES

La Sirène de la Grand'Rivière (1)

III

Le pont était terminé vers la fin de l'année 1864. Au mois de mars 1865, un groupe de jeunes gens s'était donné rendez-vous un samedi soir, à l'abat-vent des Cassis. On appelle « abat-vent » aux colonies, des chalets servant de refuge la nuit aux chasseurs et construits généralement en pleine forêt. Il en existait un dans le canton des Cassis, dont la limite, au nord, touche à l'estuaire de la Grand'Rivière.

Après y avoir passé la nuit, les jeunes nemrods se levèrent de bon matin pour aller prendre leur « chute », — c'est le poste assigné à chaque chasseur pour attendre le passage de la harde que « poussent » les meutes dans un itinéraire déterminé à l'avance.

Pendant qu'ils faisaient leurs préparatifs :

— A propos, dit l'un des jeunes gens, M. Maingard, j'ai eu un rêve curieux la nuit dernière ; j'ai vu une femme nue jusqu'à la ceinture et le reste du corps plongé dans la brume, qui m'a dit...

— Attends, interrompit M. Labat, je vais te dire ce qu'elle t'a dit : « Je suis blessée ; ce pont pèse de tout son poids sur moi. Malheur à vous ! cette année même et les suivantes une foule périra par mon eau !...

— Tiens ! c'est vrai ; mais comment le sais-tu ?

— J'ai eu le même rêve, parbleu !... »

Un autre chasseur, M. Langlois, avait vu également une forme humaine assez vague qui n'avait point parlé, mais avait passé devant lui en faisant des gestes de menace.

La bande joyeuse, sans plus s'inquiéter de ces songes, auxquels nul n'attachait d'importance, se mit en campagne et se livra gaiement toute la journée aux plaisirs cynégétiques.

Le lendemain pourtant, ils apprirent un fait qui leur rappela leur rêve.

(1) Voir l'*Echo du Merveilleux* des 15 avril et 1er mai.

Au moment même où ils abattaient des cerfs aux Cassis, le dimanche matin, le P. Laval, curé de Sainte-Croix (dont nous avons déjà parlé dans un précédent article) avait fait en chaire un sermon retentissant.

Apôtre des noirs, comme le P. Masuy était l'apôtre des blancs, le P. Laval luttait depuis longtemps contre les mœurs déplorables de ses ouailles ; les jeunes négresses surtout écoutaient avec une complaisance que rien ne pouvait modérer, les propos engageants des jeunes blancs. La cour que leur faisaient ceux-ci semblait un honneur pour elles...

Bref, le P. Laval, à bout de patience, avait ce dimanche-là perdu tout son sang-froid, toute la mansuétude apostolique quil e distinguait jusqu'alors, et, dans des paroles enflammées et terribles, il avait annoncé que la patience de Dieu était épuisée, que des catastrophes terribles allaient s'abattre sur le pays. Et il disait lesquelles : cette année même (1865), un mal épidémique envahirait l'île et y ferait des hécatombes; l'année suivante (1866), le fléau irait s'aggravant; l'année d'après (1867), un formidable cyclone dévasterait la colonie. Puis surviendraient diverses pestes, choléra, bériběri, variole, etc.

Or, les prédictions du P. Laval se réalisèrent de point en point (1). Dès le commencement de l'été, c'est-à-dire au mois d'octobre 1865, une épidémie de malaria éclata dans un des villages d'Indiens situés à l'embouchure de la Grand'Rivière ; de là, elle s'étendit, remonta le cours de l'eau, et atteignit tous les centres habités des deux rives. Dans la ville du Port-Louis, elle fit des ravages épouvantables et ne s'apaisa que vers le commencement de l'hiver, en mars 1866. Mais dès le mois de septembre de la même année, le fléau reprenait avec virulence, et pendant les mois de novembre et de décembre 1866, on comptait, au Port-Louis seulement, une moyenne de 350 décès par jour, sur une population totale de 45.000 âmes environ.

La population urbaine menacée d'une disparition totale s'enfuit vers la campagne; mais les pauvres gens n'ayant pas les moyens de se déplacer succombèrent presque tous.

L'épidémie s'étendit le long des côtes et dès qu'elle atteignait l'embouchure d'un cours d'eau, elle le remontait jusqu'à sa source. Puis, elle suivit le tracé de la voie ferrée qu'elle contamina sur tout son parcours.

Les corps savants furent appelés à délibérer. Après force enquêtes et discussions adéquates, ils expliquèrent ainsi la cause du fléau : le déboisement excessif des forêts centrales avait provoqué l'abaissement des eaux courantes ; pendant l'été les rivières étaient presque stagnantes et devenaient comme des marais. Les grandes inondations de 1863 et 1864 avaient remué des limons malsains qui exposés ensuite au soleil étaient devenus des foyers pestilentiels dégageant des miasmes paludéens ; l'épidémie avait suivi le cours des rivières parce que l'eau est le véhicule naturel de ces miasmes.

Quant à l'extension de la malaria le long de la voie ferrée, elle devait être attribuée aux travaux de terrassements et aux tranchées pratiquées dans le sol : la fièvre paludéenne devait là être appelée fièvre tellurique (1).

Cette thèse valait ce qu'elle valait. Mais dès cette époque, certains esprits fureteurs y opposèrent quelques critiques. Et d'abord l'épidémie avait tous les symptômes de la malaria, qui ne sont pas ceux de la paludéenne, encore moins de la fièvre tellurique. D'autre part, s'il est admissible que l'eau douce et impure puisse être le véhicule de miasmes — on dirait aujourd'hui de microbes — tel n'est jamais le cas pour les eaux de mer, essentiellement antiseptiques. Or, l'épidémie partie de la Grand'Rivière se développait progressivement le long des côtes pour envelopper l'île entière.

Du reste, les épidémies de bériběri, choléra, variole, etc., qui suivirent, ne pouvaient s'expliquer par les mêmes causes.

Encore moins pouvait-on expliquer ainsi l'effroyable cyclone qui, les 24, 25, 26 et 27 février 1867, dévastèrent l'île, y semant la ruine, la mort et la désolation.

Enfin, les savants n'émirent aucun avis ni sur les prédictions si rigoureusement réalisées du P. Laval, ni sur les étranges songes prémonitoires de MM. Maingard, Labat et Langlois.

***

Dans son numéro du 1er mai 1904, l'*Echo du Merveilleux* publiait une lettre d'un correspondant qui racontait que le terrible cyclone du 29 avril 1892 avait été annoncé à une religieuse du Port-Louis, la sœur Barthélemy, par une inconnue en deuil, disparue aussi mystérieusement qu'elle était apparue.

Je pus moi-même, dans le numéro suivant de cette revue, apporter mon témoignage sur cet incident que je tenais de l'évêque du Port-Louis, Mgr Meurin, personnellement. Mais je n'ai pu, à ce moment, donner le texte exact des paroles de l'inconnue rapportées par la sœur Barthélemy. Je les ai retrouvées dans mes notes, les voici : « Allez dire à l'évêque

(1) Ce sermon mémorable et les preuves de sa réalisation se trouvent dans le dossier de béatification du P. Laval dont le procès est actuellement engagé en cour de Rome.

(1) Rapport du *General Board of Health* (Conseil d'hygiène publique) du 16 juin 1867.

qu'avant un mois écoulé un fléau épouvantable comme jamais on n'en a vu ici s'abattra sur l'île, causant des dévastations inouïes ; beaucoup mourront ; la colère divine va s'appesantir sur ce peuple ingrat, qui aime mieux les *œuvres matérielles mauvaises* que les œuvres de la foi. Je le sais bien, moi qui viens de *Chébel.* »

On n'a pas oublié que Chébel était le nom donné par M. Rauzan à sa propriété des bords de la Grand'-Rivière — nom qui est resté depuis attaché à cette région. N'est-elle pas étrange, vraiment, cette double allusion de l'inconnue à *Chébel* et aux *œuvres matérielles mauvaises ?*

Dans mon article du 1er mai 1904, j'ai raconté que des trains de chemins de fer avaient été précipités dans les ravins. Le météore avait fondu sur l'île avec une si effroyable rapidité qu'un quart d'heure avant qu'il ait commencé ses ravages, on avait laissé tranquillement partir les trains de la gare centrale du Port-Louis. L'un d'eux fut enlevé par la rafale du pont même de la Grand'Rivière, objet des haines de la « Sirène », et précipité de cette hauteur de cent mètres. Et parmi les quelques voyageurs échappés par miracle à la catastrophe se trouvait justement M. Joseph Maingard, le fils aîné du chasseur qui, vingt-huit ans auparavant, dans les mêmes parages, avait eu le songe prémonitoire que nous venons de relater. C'est M. Maingard qui a fait, dans les journaux du pays, une relation émouvante de la formidable culbute. Il raconte avoir eu « la sensation d'être doucement soutenu pendant la chute et n'avoir ressenti aucune secousse au moment où voitures et machine s'écrasaient sur les roches... »

⁂

De nos jours encore, beaucoup de Mauriciens racontent avoir entendu « chanter » la Sirène de la Grand'Rivière, tantôt pendant les tourmentes où hurle l'océan, tantôt à l'heure mélancolique et silencieuse du crépuscule.

Moi-même j'ai éprouvé une fois cette sensation. Peut-être m'étais-je involontairement autosuggestioné au souvenir des récits des anciens, mais je l'ai éprouvée bien vivement.

C'était un soir d'automne, au moment où le soleil se couchant lance ses derniers rayons rouges sur les cimes, tandis que la plaine est déjà dans l'ombre... Le crépuscule des tropiques! Quelle plume enchantée dira jamais tout le charme adorable de cette rapide transition du jour à la nuit !...

Quand le globe sanglant, un moment suspendu au bord de l'horizon, s'engloutit brusquement derrière la mer, alors commence le crépuscule des tropiques : minutes fugitives, calmes et sereines, pleines d'une poésie pénétrante.

Il fait bon à cette heure venir s'asseoir sur la grève écouter l'harmonie des choses. Au loin, la vague verte gronde en heurtant le récif, elle bondit et se couronne d'une longue frange d'argent à reflets roses ; puis, l'obstacle franchi, sa fureur s'apaise ; elle s'avance avec des ondulations lentes, et, sans hâte, déferle sur le sable blanc : à peine un mince ourlet d'écume, à peine un léger grésil.

Le vent du large soulève la longue chevelure des *filaos* élancés qui frissonnent ; il en tire des modulations mélancoliques, comme un chant d'orgues lointaines, *dies iræ* du jour mourant, mélodie grave et douce que répercute, en l'enflant, l'écho des rochers voisins. A la lisière du bois, les bengalis gazouillent leur prière du soir, et les mouettes, et les fouquets et les phaétons accourent à tire-d'ailes, avec des cris aigres, retrouver leurs gîtes. La montagne bleue, lisérée d'or là-bas, semble tout près ; ses contours, ses arbres même ressortent distincts : on les pourrait compter.

Chaque bruit lointain s'entend avec netteté : et le grincement des bambous dont les tiges se heurtent, et la vieille branche trop pesante qui casse, et le caquetage des singes cherchant leur abri pour la nuit, et la harde de cerfs défilant en tumulte, et les cris des pêcheurs en route pour la haute mer, et le battement cadencé des gourdins sur les flancs des pirogues afin de pousser les poissons vers l'anse...

Et, tandis que ces mille bruits du soir, arrivant du large et de la forêt, en même temps, viennent se fondre en une harmonie étrange, l'esprit s'élève en haut, bien haut vers l'Etre qui résume en soi toute grandeur et toute harmonie.

Brusquement la nuit tombe !

Un de ces soirs voluptueux, j'ai entendu, répondant aux complaintes des filaos et de la vague et aux grondements de la cataracte, une autre complainte très douce et lointaine, comme le sanglot de ces veuves hindoues qui pleurent dans une hymne de deuil le compagnon disparu ; jai entendu cette mélodie mystérieuse ou éolienne et j'ai voulu croire, et je me suis plu à croire, que c'était la Sirène de la Grand'-Rivière, la jeune Hollandaise précipitée dans le fleuve par des pirates et qui pleurait sa détresse et sa solitude plus de deux fois séculaires...

HERVÉ DE RAUVILLE.

S. M. Alphonse XIII

Roi des Espagnes

Dans l'existence intérieure et théorique, je suis l'homme de tous les songes ; — dans l'existence extérieure et pratique, l'homme des réalités.

CHATEAUBRIAND (*Les Mémoires*).

La belle expression de sérénité grave, de force et de méditative rêverie qui semble auréoler cette printanière tête couronnée résulte, pour beaucoup, de l'heureuse harmonie d'ensemble que présente, au point de vue physiognomonique, le développement à peu près équivalent des trois zones du visage — frontale, médiane et inférieure.

Ici, d'ailleurs, la forme très « en hauteur » de l'occiput — plutôt saillant — ainsi que des temporaux et pariétaux antérieurs, puis la convexité relative du sommet sincipital, incitent vivement à classer la boîte crânienne parmi la catégorie supérieure des types dolichocéphaliques à tendances sphéroïdales — ce qui est l'indice certain d'une vigoureuse mentalité générale de spéculatif intuitivo-instinctif.

Mais, dans cette remarquable physionomie — où l'on peut observer de frappantes analogies principalement avec le cheval, par la coupe très allongée du système osseux facial et avec la gazelle, par les yeux — une particularité également fort intéressante consiste en la double et parallèle influence des lignes *droite* et *courbe* qui gouverne les différentes parties de la face et du crâne, et imprime, notamment, un caractère de particulière noblesse à la voûte du front.

Bombé vers les tempes, sinueux par en haut et doucement protubérant au niveau de l'arcade sourcilière, de bonnes dimensions moyennes, bien découvert et légèrement incliné en arrière, ce front tient, semble-t-il, le juste milieu entre la forme *arrondie* et la forme *rectangulaire* et, de la sorte, il réalise une des plus typiques incarnations du front *mixte* d'ordre spécialement imaginatif.

Tel quel, ce front dénote une intelligence ouverte et active, douée, surtout, de merveilleuses qualités d'assimilation et de comparaison, et naturellement curieuse des choses d'art ou de littérature. Sous un front de cette espèce, les idées ne se présentent point dans la géométrique rigidité d'abstractions transcendentales, mais évoluant par masses protéiformes dans une sorte de tourbillon chaotique constamment actionné et fécondé par le jeu des multiples réflexes, elles émergent peu à peu des profondeurs de la subconscience émotive sous forme d'images-pensées, de sensations figurées ; et, finalement, elles se traduisent par des aspirations de voluptueux mysticisme et de pittoresques conceptions philosophiques qui prédisposent à considérer le Monde et la Vie à travers les chatoyants mirages d'un sybaritique optimisme.

Les sourcils, agréablement conditionnés et de signification favorable en général, sont, néanmoins, le trait le moins parfait de cette royale effigie.

Très rapprochés des yeux à l'origine, abondamment fournis dans leur tracé et de ligne fort régulière, il seraient impeccables, je pense, s'ils ne présentaient la minime défectuosité de fléchir légèrement trop vers l'angle externe orbitaire — ce qui indique de naturelles propensions à quelque versatilité dans les désirs, au plaisir de goûter parfois plus que de raison, peut-être, la séduction du mol « farniente », et, aussi, à de fluctuantes hésitations dans les minutes décisives de l'existence. Par ailleurs, ils s'accordent avec le front dont ils renforcent encore l'expression physiognomonique.

Les yeux sont fort beaux. Grands, fendus « en amande », correctement ouverts et de globe « apparent » — ils ont un regard méditativo-extatique qui paraît scruter anxieusement le mystère des êtres et des choses, tout en effleurant ceux-ci d'une subtile caresse ardemment imprégnée de vive et douce lumière.

Outre une inassouvissable et frémissante curiosité, il y a, dans le regard de ces yeux, le rêve fugace, énigmatique et profond, la tendresse passionnée, puis la tressaillante sensibilité d'une âme intensément vibrante et comme voilée de hautaine mélancolie, d'une âme presque féminine en sa manière de désirer, de sentir ou d'aimer...

En ce qui le concerne, le nez n'est pas moins remarquable. De racine puissante, d'arête longue, large et forte, imperceptiblement incurvée à la base, près des sourcils, il apparaît solidement établi, avec ses parois latérales renflées autant qu'il convient, ses ailes mobiles, ses narines fougueuses et dessinées avec précision, sa pointe délicatement arrondie du bout. Ainsi fait, et comme pour contrebalancer ce qui a été dit précédemment au sujet du front, des sourcils et des yeux — il témoigne à coup sûr de viriles qualités d'initiative entreprenante, d'activité audacieuse, de persévérance tenace, puis, malgré une affable simplicité dans les manières habituelles, laisse supposer également le goût inné de l'ordre pompeux, de la parade brillante, des fêtes splendides et des chevaleresques aventures : évidemment, on ne saurait être en vain le compatriote du Cid.

La bouche, aux lèvres sainement charnues et pleines, modelées avec une ferme élégance, s'affirme, elle aussi, des plus intéressantes. De grandeur moyenne et doucement virgulée aux coins, elle procède à la fois de la forme « voluptueuse », par la lèvre supérieure, et de la forme « sensuelle », par la lèvre d'en bas, surtout par la façon dont cette dernière se pousse en avant vers son milieu. Or, telle bouche décèle infailliblement, en même temps qu'une large et cordiale bonté — décèle, dis-je, un penchant simul-

tané et vaguement contradictoire aux plaisirs raffinés, au luxueux et artistique bien-être, puis aux truculentes satisfactions, tantôt d'une table somptueuse, tantôt du culte d'Éros...

Long, osseux, robuste et affiné tout à la fois, le menton, de pointe élégamment arrondie, mais proéminente et durement avancée néanmoins, fait présumer, d'abord, un inflexible et tranquille autoritarisme, puis, un sens diplomatique avisé, une habileté rare à tourner l'obstacle, et qui s'allie à une ingénieuse et sagace perspicacité judicieusement tournée vers le domaine des intérêts pratiques.

Le maxillaire, d'aspect relativement carré, il est vrai, mais peu accusé ; puis, l'arcade zygomatique, de relief à peine saillant, atténuée et comme effacée sous la pulpe charnue ; enfin, le cou, de ligne pure et fière, mais de galbe délicat, disent une absence complète de violente agressivité, une préférence instinctive pour les solutions pacifiques et plus de moyens pour la calme résistance que pour l'attaque impulsive.

Cependant, les oreilles, grandes, épaisses et fortes, bien plantées et de conque puissamment travaillée à l'intérieur, font compensation dans une certaine mesure, et s'accordent avec le nez pour dénoncer, en même temps qu'une patiente endurance, une impétuosité latente et contenue qu'il sera toujours préférable de ne point mettre trop rudement à l'épreuve...

De qualité souple et légère, très abondante, la chevelure corrobore les indications fournies par le menton et, de plus, indique une originale urbanité et beaucoup de bonne grâce enjouée dans les ordinaires circonstances de la vie courante.

. . . .

Enfin, la coupe allongée du visage, puis l'exacte précision du schéma osseux, et la turgescente plénitude des chairs, font voir que, dans l'ordre physiologique, Alphonse XIII est doté d'une complexion admettant environ quarante pour cent du nerveux, vingt-cinq du lymphatique, vingt du sanguin et quinze du bilieux. Et de ceci il résulte un tempérament résistant quant au fond et susceptible de permettre une bonne longévité, mais avec de probables intermittences de santé, parce que — en cas de surmenages ou excès — il expose assez aux troubles circulatoires, aux désordres gastriques, à l'amnésie, aux prostrations abouliques, à l'hypocondrie et, en somme, aux diverses sortes de malaises neurasthéniques.



S. M. ALPHONSE XIII

Mais, d'un autre côté, il peut être considéré comme essentiellement favorable à la destinée de qui songe à porter royalement le poids de la couronne — car il donne le courage prudent et la fermeté altière qui laissent espérer tous les triomphes, et il détermine un vif penchant au rêve idéaliste, qui console perpétuellement de toutes les vulgaires déceptions.

(*La Vie Normale*) GÉNIA LIOUBOW.

LE BIVOUAC HANTÉ

Un officier russe, le capitaine Vladimir Khassidovitch, récemment rentré de Mandchourie en convalescence, après avoir été blessé à la bataille de Liao-Yang, a publié dans le *Diélo i Otduikh*, de Moscou, l'intéressant récit suivant de sa dernière étape avant l'engagement. En outre du curieux incident du « Bivouac hanté », nos lecteurs y trouveront d'attrayants épisodes sur la marche en campagne des armées en Mandchourie :

C'était l'avant-veille de la bataille de Liao-Yang. Le 9e régiment d'infanterie, dont je faisais partie, se rendait d'Anping à Liao-Yang, marchant en colonnes de sections. Il était environ quatre heures après-midi ; le soleil éclairait d'un vif éclat les mamelons situés en avant qui étaient couverts d'herbes desséchées et de pierres. La chaleur était accablante. La poussière soulevée par la marche de la colonne, pénétrant dans le nez et la bouche, gênait la respiration. Il eût été agréable de se reposer à l'ombre ; mais il n'y avait d'ombre nulle part : les champs de gaolian poudreux et dépourvus d'arbres n'offraient pas le moindre abri contre le soleil.

Les soldats marchaient lentement, baissant tristement la tête ; personne ne songeait à admirer les panoramas variés qui se succédaient le long de la route. On n'avait qu'un désir, c'était d'atteindre au plus tôt le bivouac et de s'y reposer... Parfois un homme lançait une saillie qui faisait rire un instant, puis la marche pénible continuait silencieusement.

Dans ces moments, la pensée s'abstrait involontairement du présent et se reporte vers le passé ; on songe à son enfance lointaine, aux choses d'autrefois ; on revit des incidents de sa prime jeunesse auxquels, dans d'autres circonstances, on n'aurait même jamais pensé ; on en arrive à se concentrer en soi-même à un point tel que l'on ne s'aperçoit même plus ni de la fatigue, ni de la poussière... Bientôt le soleil descend sur l'horizon ; ses rayons de pourpre n'éclairent plus que les sommets des mamelons, la fraîcheur se lève au fond des ravins ; une brise légère souffle et rafraîchit les visages poudreux et fatigués.

Dans le lointain on aperçoit des lueurs : ce sont les ordonnances et les hommes des groupes francs déjà arrivés au bivouac qui préparent le souper et le thé. Aussitôt l'on reprend courage, l'on oublie la fatigue ; l'on arrive, on dresse les tentes avec entrain, les chants éclatent d'un bout à l'autre du camp et remplissent d'animation le bivouac tout à l'heure encore désert. Le tambour bat et annonce l'heure du souper. Les compagnies forment leurs rangs et toutes se dirigent allègrement vers leurs cuisines de campagne respectives où l'on fait la distribution de la viande et du *borchtchem* (potage composé de betteraves et de lard).

Maintenant, il fait nuit complète ; les étoiles brillent d'un vif éclat, piquées dans la voûte azurée. C'est une de ces belles nuits mandchouriennes où les astres répandent sur la terre des rayons si lumineux que l'on découvre devant soi un large horizon, tandis que les silhouettes majestueuses des hauteurs voisines se profilent nettement sur le ciel. Le silence est maître ici, rien ne trouble le calme de la nuit... Parfois, cependant, on entend le canon qui gronde au loin, puis le silence retombe...

On se sent l'âme tranquille ; on ne peut se figurer que, demain peut-être, non loin de ce camp paisible où nous sommes, le canon tonnera et que le crépitement des salves d'infanterie étouffera les gémissements des blessés et le râle des mourants. Il semble que cela ne peut pas être et l'on a peine à croire que l'homme puisse venir troubler le calme de cette nature endormie...

A la 7e compagnie, le soldat Liévouy s'est mis à chanter une romance expressive et mélancolique ; il chante la bien-aimée laissée au loin :

> Le cosaque est parti à l'étranger,
> Le petit cosaque a quitté l'Ukraine !
> Il ne reviendra plus dans la demeure de ses parents...
> Et pourtant sa jeune femme est belle...

Sa voix se tait, et, de nouveau, plane le silence... Dans une tente voisine brûle une bougie ; deux camarades inséparables y sont assis, Volik et Galoushka ; tous deux sont du même village de la Petite Russie.

« Bogdasha, dit Galoushka, écris-lui que je ne l'oublierai pas, si elle ne m'a pas oublié ; que je pense sans cesse à elle, et que je n'ai de pensée que pour elle... que je ne veux vivre que pour elle... Ecris-lui cela et que, lorsque la guerre sera terminée, avec la volonté de Dieu, je lui rapporterai de la belle soie... »

Un roulement de tambour retentit : les hommes sortent les uns après les autres et se forment sur deux rangs : « *Na molitvou ! Chapky doloï !* » (Pour la prière ! Découvrez-vous !) Et les hommes recueillis récitent la prière : *Ottché Nash* !... (Notre Père !...) Ils prient avec ferveur, ces soldats de la Sainte Russie qui ont franchi des milliers de verstes décidés à vaincre ou à mourir pour le Tzar et la Patrie ! Mais tout rentre bientôt dans le silence ; les hommes se sont étendus sur le sol pour dormir et seules les sentinelles se promènent lentement sur le front de bandière, surveillant la plaine. Les grillons commencent à chanter et la lune répand sa douce et pâle clarté sur le bivouac endormi. Une brise légère agite les feuilles

du gaolian ; il semble que quelqu'un glisse à travers ; mais l'ennemi est loin, tout le monde dort paisiblement ; on a tant marché aujourd'hui par cette chaleur atroce que l'on a bien droit à un peu de repos.

Depuis plusieurs heures règne sur le bivouac un silence de mort. Soudain, des cris plaintifs, des gémissements se font entendre au centre même du camp. Ils s'amplifient, se répètent, se répondent d'un point à un autre... Aussitôt, les hommes sont debout, ils se précipitent hors de leurs tentes, maugréant d'être sitôt dérangés et répétant machinalement : « *Hourra* ! *Iapontzy* ! *Iapontzy* ! *oï ! oï ! oï ! Iapontzy* ! » (Bravo ! Les Japonais ! holà ! holà ! Les Japonais !...) Ils se bousculent, se précipitent vers les faisceaux, saisissent leurs armes, courent, se déploient et tirent des salves dans le gaolian ; les feux du bivouac se rallument et éclairent des visages pâlis par la fatigue et l'anxiété...

Les officiers, s'étant assurés que c'était une fausse alerte, calment leurs hommes : « Allons, *bratzy* (frères), disent-ils, il n'y a personne, les sentinelles sont vigilantes et nous sommes bien gardés par les avant-postes. » Enfin le bivouac reprend son aspect normal ; le chef de bataillon Kh... invite les hommes à se recoucher et tout le monde se rendort. Au bout d'une heure, les mêmes cris étranges et violents se font de nouveau entendre, les soldats courent derechef aux faisceaux, les feux de bivouac se rallument et éclairent les mêmes visages fatigués : « Qu'y a-t-il encore ? Que se passe-t-il ? » se demandent les soldats. Mais personne ne peut répondre à ces questions : « Puisqu'il en est ainsi, frères, disent les officiers, le mieux est de ne plus dormir ; d'ailleurs, il commence à faire jour. »

En effet, le ciel à l'est se teint de rose ; dans le lointain, un brouillard épais recouvre un ruisseau et ondule au vent ; les sommets des collines s'empourprent ; la terre couverte de rosée est humide, et le gaolian redresse ses larges et belles feuilles. De grands oiseaux, battant l'air de leurs ailes, s'envolent vers l'Orient comme s'ils voulaient être les premiers à contempler le merveilleux épanouissement de l'astre du jour, si beau dans ce pays, bien nommé, du Soleil Levant.

Les soldats s'entretiennent avec animation des incidents étranges de la nuit, chacun donnant son avis. « Cet endroit est hanté, à coup sûr », disaient la plupart des hommes. « Peut être beaucoup de sang a coulé ici, peut-être est-ce pour une autre cause, mais sûrement cet endroit est maudit ! » Et tous de se signer dévotement...

Bientôt, l'ordre est donné d'abattre les tentes et de se préparer au départ. Les officiers souhaitent le bonjour à leurs compagnies. Puis : « *Sprava po otdiéléniiam, pervaïa rota, chagom marsh* ! » (A droite, par section, 1re compagnie, en avant, marche !)

C'est ainsi que nous quittâmes le bivouac que les soldats appelèrent *prokliatuim bivak* (bivouac maudit ou hanté).

Plus tard nous apprîmes qu'à ce même endroit un autre régiment avait été témoin des mêmes faits étranges auxquels nous avions assisté.

VL. KHASSIDOVITCH.

PETIT COURS D'ASTROLOGIE (1)

IV

RAPPORT DES PLANÈTES ET DU ZODIAQUE

Pour l'astrologie, les astres sont des êtres et leur période de translation autour du Soleil central est bien une étape dans leur existence. Cependant cette étape nous l'avons vue divisée en douze signes de trente degrés, et chacun de ces signes, nous les avons vus étudiés et analysés.

Nous pensons donc, raisonnablement, que la Terre, en traversant un signe, subit les influences de la nature de ce signe, tel un train en traversant une contrée.

Mais ce qui se passe pour la Terre se passe aussi pour chacun des autres astres du système. Et, logiquement, nous serons conduits à dire que la connaissance de la nature intrinsèque de ces astres n'est pas suffisante et qu'elle doit se compléter par l'étude de ces mêmes astres par rapport aux lieux du zodiaque.

Cette étude a été faite par deux astrologues égyptiens, Nécepso et Petosiris, et depuis, admise sans conteste par Ptolémée qui s'est contenté de la compléter un peu à la légère, elle s'est perpétuée traditionnellement à travers le moyen âge jusqu'à notre époque. A vrai dire, cette étude est loin de satisfaire un esprit scientifique. Elle était mathématiquement exacte au temps des égyptiens, mais depuis, à cause des mouvements dont sont animés les astres et le système tout entier, elle ne se soutient que par tradition. Pour que l'astrologie devienne une science indiscutable, cette étude aurait besoin d'être reprise.

L'orbite de chaque planète étant connue et considérée, ainsi que celle de la Terre, comme un cercle pour plus de commodité, les anciens y ont repéré quatre points appelés par eux : *maison*, *exaltation*, *exil et chute*.

(1) Voir les numéros 1er et 15 avril, 1er mai 1905.

La maison est le signe qui convient le mieux à la planète, celui où son influence s'exerce puissamment et dans toute sa plénitude.

L'exaltation est le signe où l'action de la planète est brusque et rapide et dépasse celle qu'il produit dans sa maison.

L'exil est le signe opposé à celui de la maison ; là, par conséquent, l'influence de la planète est entravée et maléficiée.

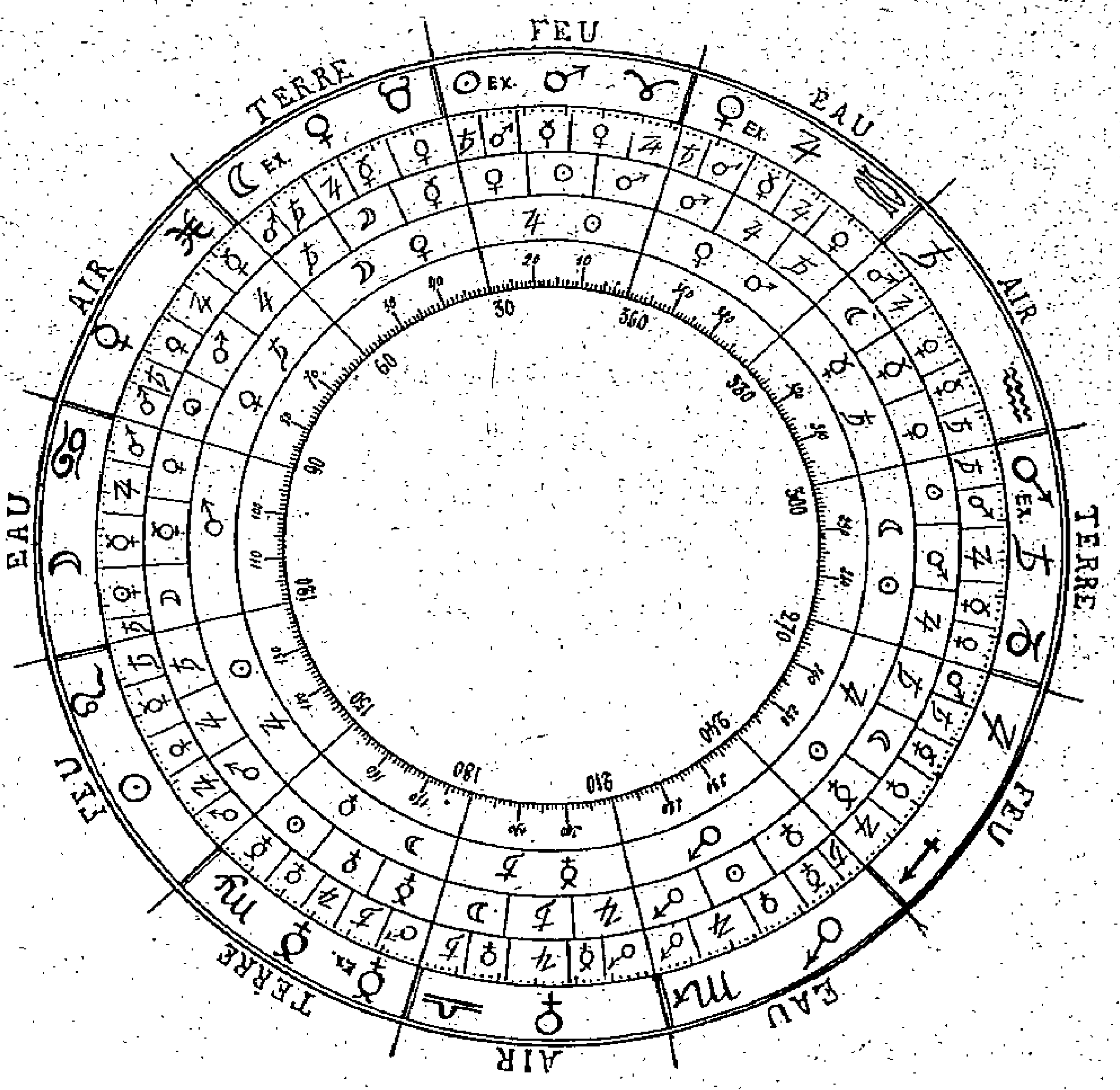
La chute est le signe opposé à celui de l'exaltation et en cet endroit, comme corollaire, l'action que produit la planète est nulle.

Mais ces quatre points laissent entre eux l'espace de plusieurs signes. Dans ceux-là la planète y est faible ; encore n'aura-t-elle une légère influence qu'à la condition de se trouver soit dans un *terme*, soit dans un *décan*, — on nomme ainsi les divisions des degrés d'un même signe.

Voici, au surplus, résumés en un tableau, les quatre principaux rapports des astres du système solaire avec les signes du zodiaque, selon, bien entendu, la tradition léguée par Ptolémée. On verra que ce tableau comprend le Soleil et la Lune. Le Soleil est fixe — ou du moins il se déplace si lentement, et encore nullement par rapport à la Terre, qu on peut le considérer comme fixe — et cela peut paraître une anomalie que de voir son orbite analysée ici. Mais c'est là une manière de parler par mouvement apparent : en disant Soleil on veut entendre Terre, car nous ne nous rendons compte du chemin parcouru autour du point central que par la façon dont ce point central *paraît* évoluer. Il conviendrait simplement, si l'on voulait dire Terre, de renverser les choses et de prendre pour maison l'exil et pour exaltation la chute et réciproquement. Quant à la Lune, son orbite a pour centre la Terre, mais comme notre satellite tourne aussi dans la zone zodiacale, il a certainement un rapport avec chacun des signes de cette zone.

NOM DE L'ASTRE	MAISON	EXALTATION	EXIL	CHUTE
Soleil...	Lion.....................	Bélier......	Verseau..............	Balance.
Mercure	Gémeaux-Vierge.....	Vierge......	Sagittaire-Poissons	Poissons.
Vénus..	Taureau-Balance....	Poissons...	Scorpion-Bélier......	Vierge.
Mars....	Bélier-Scorpion......	Capricorne	Balance-Taureau...	Cancer.
Jupiter.	Sagittaire-Poissons	Cancer.....	Gémeaux-Vierge....	Capricorne
Saturne	Capricorne-Verseau	Balance....	Cancer-Lion.........	Bélier.
Lune....	Cancer.................	Taureau..	Capricorne.....	Scorpion.

Sur ce tableau, on constate une anomalie : sauf le Soleil et la Lune, chaque astre possède deux maisons et, partant, deux exils. Cette anomalie provient de l'embarras dans lequel les astrologues anciens se sont trouvés, après avoir perdu la tradition ; ils étaient en présence de douze signes du zodiaque, mais ils n'avaient que sept astres et, d'après les travaux de Necepso et Petosiris, ces astres ne possédaient chacun qu'une seule maison ; alors, pour ne pas laisser sans rapport cinq signes du zodiaque, ils les ont attribués en supplément aux planètes. C'est là l'ouvrage de Ptolémée.



Graphique représentant les douze signes du zodiaque : le premier cercle, à la périphérie, indique les signes et les planètes qui se trouvent dans leur *maison* et *exaltation*, le second cercle donne la correspondance des planètes par *termes*, le troisième la correspondance par *décans*, et le quatrième par *triplicité*.

Les astrologues modernes ont essayé de rectifier ces données. Se basant sur des considérations de kabbale pure, qu'il serait impossible de reproduire sans être entraîné immédiatement hors du sujet, ils ont tenté de compléter le système égyptien, en tenant compte du nombre de douze astres qui intéressent la Terre, soit : dix planètes, la Lune et le Soleil. Ils ont obtenu les résultats suivants :

Le Soleil	aurait	pour maison	le Lion
Vulcain	—	—	*les Gémeaux*
Mercure	—	—	la Vierge
Vénus	—	—	la Balance
La Lune	—	—	le Cancer
Mars	—	—	le Scorpion
Junon	—	—	*le Taureau*
Jupiter	—	—	le Sagittaire
Saturne	—	—	le Capricorne
Uranus	—	—	*le Bélier*
Neptune	—	—	*les Poissons*
Pluton	—	—	*le Verseau*

C'est là ce que l'on appelle la *domification* moderne (de *domus*, maison). Elle donne des résultats beaucoup

plus précis que l'ancienne ; mais elle ne répond pas encore à la rigoureuse exactitude que l'on est en droit d'attendre de toute science mathématique. L'erreur provient de ce que les travaux de Nécepso et Petosiris ont été faits alors que l'axe de la Terre était beaucoup plus incliné qu'il ne l'est aujourd'hui et que les éléments des orbites planétaires étaient tout autres. Car on sait que rien n'est stable dans l'univers et que tout est soumis à un mouvement périodique, même les éléments des orbites planétaires.

Outre les rapports qui viennent d'être mentionnés, les astrologues considèrent encore les *antices* et *contre-antices* des astres.

Les antices sont des points de l'écliptique également distants des solstices, et les contre-antices sont les points qui leur sont opposés, donc également distants des équinoxes. Ils dépendent par conséquent de la position de l'astre et varient avec son mouvement de translation circumsolaire. On les détermine par le calcul.

(*A suivre*) PIERRE PIOBB.

EN ALGÉRIE

PONS LE THAUMATURGE

Un des sites les plus pittoresques des environs d'Alger vient d'être le théâtre de scènes curieuses dont le récit a sa place dans notre revue. Nous l'empruntons aux feuilles locales. Il va sans dire que, puisqu'il s'agit de merveilleux, c'est le ton de l'incrédulité et de la raillerie que ces feuilles emploient. Il n'était peut-être pas d'ailleurs absolument hors de mise dans la circonstance. Les lecteurs apprécieront.

Voici ce qu'écrivait *La Dépêche algérienne* dans son numéro du 12 mai :

Depuis lundi, nous étions prévenus qu'une grande affluence se précipitait vers une campagne située au-dessus du Ruisseau, entre le ravin de la Femme Sauvage et le fort des Arcades. On venait de tous côtés, les Espagnols, surtout des Mahonais, voir un illuminé, un guérisseur, qui avait vu le « Bon Dieu » et qui, d'un simple mot, guérissait tous les maux.

Dès samedi dernier, le pèlerinage avait commencé, grossi chaque jour par les récits des personnes venues, qui toutes criaient au miracle.

Lundi, il y avait quatre cents personnes près du thaumaturge, mardi, il y en avait près de mille et hier, c'est plus de deux mille personnes qui sont accourues d'Alger et de Mustapha, d'Hussein-Dey et de Maison-Carrée, d'El-Biar et du Ruisseau, etc., défiler devant la campagne Scala.

LA CAMPAGNE SCALA

Comme nous l'avons dit plus haut, la maison où se passent ces choses étranges est située sur la hauteur dominant le ravin de la Femme-Sauvage et le fort des Arcades, à l'extrémité du boulevard Bru.

Là se trouve, dans une propriété appelée la campagne Scala, entourée de vignobles florissants, une petite maison très ordinaire, flanquée de deux hangars et fermée par un portail. C'est là le sanctuaire vers lequel s'est précipité tous ces jours derniers un peuple de fanatiques, qui se répètent la bonne parole du moderne faiseur de miracles : « Venez à moi et je vous guérirai. »

JEAN-BAPTISTE PONS. — LE GUÉRISSEUR

Quand j'arrive pour vérifier les faits qui nous étaient signalés, il y a, devant la campagne Scala, dont le portail est clos, plus de mille personnes. J.-B. Pons est locataire de cette campagne qu'il fait valoir. Plantée en vignes et très bien entretenue, sa propriété est en pleine valeur.

J'essaierai tout à l'heure de décrire la physionomie de cette foule, égarée au milieu de ces vignes verdoyantes, dans cette paix des champs, où l'effort silencieux du colon s'accorde mal avec le tohu-bohu des manifestations coutumières aux rues des grandes cités.

Très péniblement, je pénètre dans la cour, écrasé par la foule qui se rue. Un agent entrebâille la porte sur le geste de M. Detchessaar, le sympathique commissaire qui est à mes côtés, et je suis dans la cour.... des miracles.

L'illuminé est en train d'opérer.

Je l'examine et à ceux qui l'entourent, ses deux frères, sa femme, sa petite fille et ses parents, je demande des renseignements.

Jean-Baptiste Pons est né à Mustapha en 1863. C'est un Mahonais, jardinier de son état. De taille moyenne, les moustaches grisonnantes, la face colorée, les yeux vagues, le plastron de sa chemise est ouvert sur un ventre très bedonnant. Sa tenue est quelconque, veston gris, pantalon bleu, chapeau mou noir. Le type banal du Mahonais placide.

Voilà l'homme qui, depuis quelques jours, fait se ruer sur ce coin du Mustapha-Supérieur tout un peuple de fanatiques.

LA RÉVÉLATION. — LES ANTÉCÉDENTS DU NOUVEAU THAUMATURGE. — UNE INTERVIEW

Le prétendu thaumaturge est très simple et sans façon. Alors qu'il vient de commander vainement à une boiteuse de marcher, je l'interroge. Il m'explique qu'au mois de novembre dernier, le Bon Dieu lui est apparu.

— Comment était-il ?

— Il était jeune.

— Sous quelle forme l'avez-vous vu ?

— Je n'ai vu que sa figure.

— Que vous a-t-il dit ?

— Il m'a dit qu'il me donnait le pouvoir de guérir les malades et de faire le bien.

— Vous êtes catholique ?

— Oui.

— Pratiquant ? Vous allez à la messe ?

— Oui.

— Depuis combien de temps n'avez-vous été à la messe ?

— Douze ans.

Et, comme je ris, Jean Pons me déclare que ceux qui vont à la messe mais qui volent et font le mal ne sont pas meilleurs catholiques.

Jean Pons m'explique que Dieu lui a parlé en collant sa langue contre le palais (et il fait le geste en parlant). Il

suffit de dire : « Je veux être guéri » et d'avoir la foi pour être guéri.

Jean Pons rit d'un rire bon enfant en me contant ces sornettes, pendant que, dehors, la foule se rue et clame.

Je poursuis mon enquête et la femme de Pons m'apprend qu'il l'a guérie la première de rhumatismes articulaires dont elle souffrait. Elle paraît très heureuse de la mission providentielle qui incombe à son époux et se réjouit au récit des guérisons que des âmes crédules commentent de tous côtés autour d'elle. Elle semble trouver cela fort simple, néanmoins, et ne s'enorgueillit nullement du rôle de son mari, qui, dit-elle mange et boit comme tout le monde (*sic*).

Je laisse un instant ces exaltés, et des voisins complaisants, mais fort ennuyés des dégâts que la foule occasionne dans leurs propriétés, me racontent que J.-B. Pons eut, il y a quatre ans, un accès de folie, qu'il est hanté depuis longtemps par l'idée qu'il y a un trésor dans sa propriété, mais qu'un mauvais génie lui a jeté un sort pour l'empêcher de le trouver.

La fable du bon La Fontaine trouve ici son application, si j'en juge par la terre fraîchement retournée où des belles vignes étendent leurs rameaux verdoyants et fleuris.

Il y a quelque temps, sa vision du mois de décembre lui revint à l'esprit et, dans sa famille, chez ses amis, il commença à opérer en disant qu'il avait reçu de Dieu le don de guérir. « Dites : je veux être guéri », commandait-il aux malades ; « allez, vous êtes guéri », ajoutait-il.

Et il se trouva que des gens qui marchaient avec des béquilles marchèrent — quelques pas — sans béquilles, que des femmes et des hommes qui se plaignaient de maladies internes affirmèrent que leur mal avait disparu.

De bouche en bouche, de maison en maison, tant est grande la superstition, tant est forte la suggestion, la nouvelle se répandit pendant que le doux illuminé, les yeux vagues, tranquille dans sa folie calme, voyait venir à lui toutes les souffrances que d'un mot il prétend guérir, guérir gratuitement, car c'est un détail qu'il faut mentionner : J.-B. Pons n'accepte pas un sou, ne veut rien recevoir, malgré qu'on lui ait beaucoup offert, et entend remplir gratuitement « le mandat dont Dieu le charge ».

Longuement, je le regarde : une femme est là, devant lui, une pauvre femme boiteuse, rhumatisante, qui lève péniblement un pied devant l'autre : « Marchez, marchez ! », dit-il. Elle se traîne péniblement... « Courez, courez ! » ; elle ne peut.

« — Dans trois jours vous marcherez ; vous ferez le tour de votre villa », dit l'illuminé, pendant que la malheureuse s'affale dans les bras de ceux qui l'ont amenée, lasse de l'effort impossible et du vouloir impuissant.

« Vous marcherez dans trois jours, vous serez guérie dans trois jours, dans trois jours », répète le « fondé de pouvoir du Bon Dieu », qui sourit modestement à ses triomphes incertains.

Cependant, dans la petite cour, un ataxique, dans sa petite voiture poussée à bras, écoute d'un air ahuri, déçu, les mots que prononce J.-B. Pons, des mots qui ne guérissent pas, qui ne sauvent pas, comme on le lui avait dit...

LA FOULE. — SCÈNES INCROYABLES

Devant le petit portail fermé à clef, gardé en dedans par un agent, la foule se presse. Il y a plus de cinq cents personnes au moment où je regarde du haut du mur ce spectacle — et quel spectacle ! Toutes les souffrances, toutes les misères humaines sont là : des aveugles au regard éteint, des impotents que la foule étaye et que leurs béquilles gênent, des enfants que leurs mères tiennent levés dans leurs bras en des gestes implorants, des vieillards paralysés qui, par un prodige d'énergie, résistent à la poussée qui les étouffe, des femmes qui crient et se lamentent et veulent entrer, clamant chacune le mal dont elles veulent être soulagées.

Le spectacle, pour ceux qui l'ont vu, est inoubliable et profondément triste : tant de misère et tant de sottise, tant de souffrance et d'inconscience !

Devant son impuissance à faire partir tous ces malades — deux fois malades — le commissaire demande à J.-B. Pons, qui y consent, de leur dire de s'en aller et de revenir un autre jour.

Debout derrière le mur qu'il dépasse du buste, J.-B. Pons apparaît ; la foule se rue, s'écrase ; et on voit, dans un fouillis de bras levés, des béquilles, des cannes qui s'agitent. Tous sollicitent un regard, une minute d'attention. Le pseudo-thaumaturge sourit béatement ; à l'un, à l'autre, il dit, dans le tumulte : « Allez, vous êtes guéri ! »

Une pauvre femme a un bras paralysé ; les cheveux au vent, elle lève vers J.-B. Pons ses yeux implorants : « Levez le bras ; encore, encore. »

Elle essaie, mais son visage traduit ses souffrances.

« Mettez la main sur la tête ! »

Elle n'y parvient pas, mais un voisin l'y aide.

« Ça y est, ça y est ! » crie-t-on de tous côtés.

Affolée, pressée dans la foule dont elle suit les remous, la pauvre estropiée disparaît pendant que Pons lui dit, avec bonhomie :

« Dans trois jours, vous serez guérie. »

On lui présente un aveugle :

« Vous êtes guéri ! dit-il. Vous voyez. »

Et comme l'autre répond négativement :

« Regardez du côté du soleil ; dans trois jours vous serez guéri. » Et le faiseur de miracles passe à un autre avec le même insuccès, la même conviction sereine.

La scène dure plus d'une demi-heure.

Enfin, on fait descendre Pons et le service d'ordre — deux gendarmes à cheval, deux agents du IXe arrondissement et le commissaire Nocard — tentent de faire évacuer les abords de la maison.

La tâche est pénible : les aveugles tendent leurs mains en avant ; des paralytiques épuisés par l'effort s'affalent et se trouvent mal ; des enfants crient. Sur les toits des hangars environnants, des grappes humaines sont massées, qu'on fait descendre peu à peu. Un sourd montre ses oreilles et « n'entend » point évacuer avant d'avoir été guéri.

Vers six heures, enfin, la foule commence à se disperser et s'égrène par le boulevard Bru et le ravin de la Femme-Sauvage.

LES CURIEUX. — LES CROYANTS

Faut-il dire maintenant le nombre exact des gens qui ont défilé devant la campagne Scala ? On peut, m'affirment des voisins, estimer à deux mille le nombre des personnes, malades et curieux, qui ont défilé devant la maison du guérisseur.

Disons de suite que la grande majorité de ces étranges pèlerins était d'origine espagnole et maltaise et que, dans tous les groupes, les commentaires allaient leur train. On citait des noms — que nous ne donnerons pas — on citait

des maladies instantanément guéries et dont les propriétaires étaient alités depuis longtemps.

Que sais-je encore ? Est-il besoin, d'ailleurs, d'enregistrer ous les commérages qu'un fanatisme outré peut faire naître chez des âmes naturellement disposées, par ignorance, à de telles crédulités ?

Disons également que plusieurs de nos compatriotes sont montés hier à la campagne Scala, quelques-uns par curiosité, beaucoup pour essayer du miracle, eux aussi.

Il y avait, dans les chemins qui conduisent à la propriété de J.-B. Pons, plus de soixante charrettes, du genre de celles qui amènent les légumes au marché, mais il y avait aussi beaucoup de voitures de place, des breacks et jusqu'à des voitures de maître en très grand nombre.

... En vérité, tout cela n'est-il pas profondément attristant?

P. R.-L.

La veille, *L'Union latine*, un peu moins sceptique, avait dit :

On descend du train au Ruisseau. On suit, avec de nombreux compagnons, la route de Birmandreis dont les coteaux à droite et à gauche sont garnis d'arbres forestiers. A gauche de la route on prend un sentier tortueux et à pente rapide tracé au milieu de la vigne et bordé de riantes fleurs des champs. Parmi mes compagnons de pèlerinage nombreux sont les bossus, les aveugles, les boiteux. Des paralytiques sont portés à bras. D'autres atteints de maux divers sont charriés dans des véhicules de toutes sortes.

On arrive dans la cour de la ferme de Pons qui est encombrée d'une foule compacte et recueillie.

Pons, quarante ans environ, figure joviale, vêtu de gris et coiffé du traditionnel feutre noir espagnol, se tient assis dans la cour, sur un parapet à l'ombre d'un poivrier. Les gens se pressent autour de lui et chacun défile à son tour. Je m'approche tant bien que mal et j'écoute :

« *Combien de malades chez vous?* questionne Pons » Et après réponse : « *Autant de guéris! allez!* »

Personne n'insiste, le pouvoir miraculeux de Pons est admis par tous et l'on sait qu'il est inutile d'indiquer la maladie qu'il connaît à l'avance.

Un paralytique est présenté à Pons, c'est un vieillard qui se traîne péniblement appuyé sur deux cannes.

« *Lâchez vos cannes et marchez* » ordonne Pons. Et le paralytique marche pendant que la foule d'abord saisie d'un frisson admiratif éclate en applaudissements.

Je me renseigne auprès du paralytique. Il me dit s'appeler Joseph Sintès, âgé de soixante-treize ans et paralysé depuis trois ans.

Un nommé Marty Vincent, vingt ans et demi, demeurant Maison Dessoliers, à Maison-Carrée, se présente à Pons. Il est soutenu par des béquilles et déclare être paralysé des jambes depuis quinze ans à la suite d'une chute.

« *Jetez vos béquilles et marchez.* » Marty jette ses béquilles après hésitation, marche, se regarde marcher, se met à rire et à pleurer.

Vient ensuite Mlle Antoinette Blaser, dix-sept ans, demeurant à Maison-Carrée (Belfort), qui se dit atteinte de surdité depuis l'âge de deux ans et qui paraissait n'entendre que lorsqu'on lui criait très fort dans les oreilles.

Sur l'ordre de Pons elle entend même les propos tenus à voix basse.

Porté par deux parents, un boulanger de Belcourt qui, me dit-on, est cloué sur une chaise depuis sept ans, est amené devant Pons qui lui dit de marcher. Le boulanger fait quelques pas péniblement. Pons lui dit :

« *Allez vous asseoir et dans une heure vous marcherez.* »

Vejus Louis, garde-poste, rue Caussemille, au Hamma, exhibe à Pons une affreuse blessure au tibia de la jambe droite qui est toute enflée. Son pied, dit il, est ankylosé depuis quinze mois ; il marche péniblement.

Sur un ordre de Pons, Verjus marche facilement et ploie le pied redevenu souple. — Inutile d'ajouter que la blessure reste affreuse.

Une fillette de Maison-Carrée est amenée par ses parents qui déclarent qu'elle ne voit pas du tout de l'œil droit.

Pons lui prend la tête, la tourne du côté du soleil et l'enfant voit des deux yeux.

Salor Fernand, vingt-cinq ans, menuisier, demeurant à Maison-Carrée, déclare ne pas y voir de l'œil gauche depuis dix-neuf ans. Il est guéri comme la précédente.

Delgato Louis, soixante-dix ans, demeurant au Hamma, boulevard du Jardin-d'Essai, borgne depuis trois ans (un œil blanc) et atteint de douleurs à la jambe droite, se met à courir après avoir vu Pons et voit avec son œil resté blanc, alors que l'on recouvre l'autre d'un mouchoir.

Le 13 mai, la *Dépêche Algérienne*, complétant son premier récit, publiait l'article que voici :

Les scènes que nous avons essayé de décrire hier à la hâte et qui amenèrent tous les jours précédents une foule de visiteurs à la campagne Scala se sont renouvelées hier plus nombreuses, plus invraisemblables encore.

C'est plus de trois mille personnes qui se précipitèrent hier vers le pseudo-guérisseur, qui n'épargne ni son temps ni ses peines — si peine il y a — pour promettre le soulagement de la pauvre humanité souffrante et crédule, crédule au delà de tout ce que l'on peut imaginer.

Dès le matin, à la première heure, il y avait trois cents personnes à la campagne Scala; plusieurs, m'ont affirmé des voisins, ont couché dans les hangars et dans les vignes avoisinantes, qui n'avaient pu être reçus la veille.

De huit à neuf heures, le nombre des curieux et des croyants, la foule des malades, des éclopés, des infirmes grossit singulièrement et s'élevait bientôt à plus de six cents.

Dans l'après-midi enfin, l'affluence fut si grande — on peut l'évaluer à quatre mille personnes — qu'on dut établir un important service d'ordre : une vingtaine d'agents, huit gendarmes à cheval, M. le commissaire central Delatte, M. Detchessaar, de la sûreté ; M. Nocard, commissaire du 9e arrondissement ; un capitaine de gendarmerie étaient sur les lieux.

A plusieurs reprises, le cordon d'agents et de gendarmes qui défendaient l'accès du portail ouvrant sur le patio extérieur de la maison fut débordé. La foule se rua, insensible aux coups reçus, au danger d'être étouffé, et ce furent par moments des bousculades inouïes, des bagarres insensées, où l'on voyait se débattre et s'affaisser des paralytiques, des éclopés, des enfants, des femmes, dont les cris de douleur et d'effarement avaient peine à dominer les clameurs et les interjections des impatients.

Le seul miracle que l'on put unanimement constater, c'est que personne ne fut étouffé, écrasé dans le flot toujours montant des malheureux qui ne voyaient rien de derrière le mur où ils piétinaient, mais qu'hypnotisaient les racontars fantastiques, colportés par des gens qui eux-mêmes n'avaient rien vu, mais avaient entendu dire.

Les simples et les névropathes, dont les curieux avaient

grossi les rangs, se rencontraient hier en un grand meeting, dont l'organisateur, certainement inconscient, n'avait pas prévu l'immense succès.

Les chemins qui conduisent du boulevard Bru, du Ruisseau, du Fort des Arcades, etc., à la campagne Scala, ont fourmillé d'un défilé ininterrompu. Des services de voitures spéciaux avaient été organisés d'Hussein-Dey; les tramways du boulevard Bru ont été pris d'assaut à l'aller et au retour.

Est-il besoin de dire que les propriétés voisines de celle de J.-B. Pons et celle du pseudo-thaumaturge lui-même ont été ravagées, dévastées, car on passait partout pour prendre par le plus court : par les sentiers, par les vergers et par les vignes, et l'on ne se faisait pas scrupule de quelque maraude; des amandiers ont été complètement dépouillés de leurs branches chargées de fruits. Les dégâts sont importants. La situation devient intolérable pour les propriétaires. Et il serait bon d'aviser d'urgence.

QUELQUES SCÈNES

Les visiteurs — dont plusieurs ont passé la nuit sur place pour être des premiers reçus — se présentent dès la pointe du jour au pseudo-guérisseur. Ils franchissent par deux ou trois le portail refermé aussitôt et gardé et derrière lequel se tient debout, ordinairement les mains dans les poches et la cigarette aux lèvres, J.-B. Pons.

— Qu'avez-vous ?

Le visiteur déclare sa maladie ou son infirmité.

— Combien vous êtes de chez vous? (*sic*).

— Trois.

— Trois guéris. Allez, vous êtes guéri.

— J'ai mon mari qui est sourd, clame une femme.

— Rentrez à la maison : il est guéri.

— J'ai mon père qui est aveugle.

— Combien vous êtes de chez vous ?

— Cinq.

— Cinq guéris.

Et le défilé continue.

Un paralytique, un pauvre vieillard à cheveux blancs, qu'étaye d'un côté une béquille, de l'autre une canne, se présente.

— Marchez, marchez!

Le vieillard tente de marcher.

— Laissez les béquilles, jetez la canne.

On débarrasse le malade de ses bâtons. Impuissant, hébété, le pauvre vieux, essoufflé de l'effort fait, ne bouge plus et lève vers le thaumaturge des yeux où se lisent toute sa foi et toute sa détresse.

— Dans trois jours vous serez guéri, dans trois jours vous marcherez.

Et le malheureux, après une seconde d'hésitation faite de déception, reprend sa canne et sa béquille et dit « merci ! » et s'en va non guéri, traînant la jambe comme devant, mais avec quand même cette lueur d'espoir que lui laissent trois jours de délai.

D'autres scènes, plus attristantes, plus pénibles :

Plusieurs centaines de personnes sont tassées dans l'étroit passage compris entre la muraille et un eucalyptus. Une femme hydropique, éclopée par surcroît, se détache du groupe et essaie de se glisser pour passer. Bousculée, elle tombe le long du mur. Alors, une vingtaine de voisins, hommes et femmes, piétinent la malheureuse qui pousse des hurlements de douleur. Un gendarme accourt et parvient à la dégager, à la relever.

Elle, toute meurtrie, parce qu'elle est enfin arrivée devant J.-B. Pons, a oublié les violences qu'elle vient de subir, son visage s'irradie. Boursouflée et claudicante, elle s'en va. De quoi a-t-elle été guérie ?...

Un peu plus tard, une autre femme, jeune encore, atteinte d'une forte claudication, s'approche de Pons et lui rapelle qu'il lui avait promis, il y a trois jours, sa guérison pour aujourd'hui. Les délais sont écoulés et aucune amélioration ne s'est produite dans son état.

Cette observation formulée simplement, sans aucune amertume, sur un ton où ne perçait aucun reproche, a le don de mettre en fureur des assistants. L'un d'eux, qui s'est institué l'appariteur du pseudo-thaumaturge et assure avec une brutalité spéciale un service d'ordre bien spécial, se saisit de la réclamante, la fait pirouetter, la pousse et l'infortunée s'esquive aussi vite que le lui permettent ses faibles jambes, sous les huées et les ricanements de la galerie.

Dans l'après-midi, le portail est gardé par des gendarmes et des agents de police Au dehors, c'est la cohue toujours grossissante; en deçà, c'est le défilé des patients par petits groupes. Agents et gendarmes ont été à plusieurs reprises débordés ; il leur a fallu procéder, eux aussi, à de violentes poussées pour dégager les abords de l'entrée. Mais ils n'ont fait place nette que pour la durée d'une minute à peine. Le flot humain bientôt déferle contre les battants du portail et ceux qui veulent les franchir subissent de douloureux chocs avant d'y parvenir.

Une fillette de douze à quatorze ans a pu arriver jusqu'au patio. Enfin, elle va pouvoir se présenter à celui dont elle a entendu vanter le pouvoir miraculeux. Mais on l'a tellement meurtrie qu'elle est désormais sans forces, sans désirs. Appuyée contre le mur, la tête dans les mains, elle pleure longuement.

Ah ! le poignant défilé où se révèle toute la faiblesse toute la détresse humaine! Et ce ne sont pas que des gens simples, ignorants, qui se présentent, hommes ou femmes avouant leurs tares physiologiques les plus cachées, en plein public, devant le pseudo-guérisseur. Il y a là, humbles, croyant au pouvoir surnaturel de J.-B. Pons, des personnes que l'instruction acquise, que l'éducation reçue devaient prémunir — quelles que soient leur souffrance ou leur infirmité rebelles à tous les traitements — contre l'engouement aveugle du vulgaire.

Voici une femme âgée toute vêtue de noir, très correctement, presque élégamment mise. On l'a portée à bras et maintenant elle attend, écroulée plutôt qu'assise sur un pliant, le miracle.

Et c'est l'interrogatoire habituel :

— Combien vous êtes de chez vous ?

La femme se fait répéter la question posée dans une forme incorrecte qui la lui rend incompréhensible. Elle répond :

— Je suis seule. Je n'ai plus de famille.

— Levez-vous. Marchez Vous êtes guérie.

La patiente essaie d'obéir. Vainement. C'est à peine si, au prix de mille efforts, elle arrive à imprimer à son buste un léger balancement.

— Levez-vous, marchez. Vous êtes guérie, insiste J.-B. Pons, plus impérieusement.

Et les gens de l'entourage rédisent à leur tour :

— Levez-vous, marchez.

La pauvre femme ne peut pas. Elle s'appuie aux mains tendues qui voudraient la soulever. Inutilement. Ses jambes se refusent à la soutenir. Pourtant, elle espère toujours, elle ne renonce pas. Ses yeux qui brillent disent sa volonté.

J.-B. Pons, la cigarette aux lèvres, a assisté souriant à cette lutte poignante. Il esquisse un geste vague :

— Dans sept jours vous serez guérie.

Et l'on emporte la malade

Une juive et sa fille ont attendu depuis le matin sept heures. Il est deux heures de l'après midi et elles n'ont pas déjeuné. La mère passe la première.

— Qu'avez-vous ?

— Mal aux jambes.

— Marchez, vous êtes guérie.

La malheureuse montre que le mal dont elle est atteinte est l'éléphantiasis qui ne l'empêche nullement de marcher ni de se tenir debout puisqu'elle piétine depuis le point du jour.

Le guérisseur se passe de ses explications :

— Marchez, vous êtes guérie.

La fille a des cils retournés qui lui blessent les yeux :

— Allez, vous êtes guérie.

Toutes deux s'en vont, l'une avec ses cils toujours retournés, l'autre exhibant, au retroussé de ses jupes, ses jambes toujours aussi démesurément enflées.

Des aveugles, hommes et femmes :

— Regardez le soleil. Y voyez-vous ?

— Non.

— Regardez bien, vous ne voyez pas jaune ?

— Oui... je ne sais pas.

— Demain soir vous serez guéri.

Ou bien encore :

— Regardez le soleil. Vous voyez jaune ?

— Oui.

— Depuis combien de temps n'avez-vous pas vu jaune ?

— Je ne sais pas.

— Dans trois jours vous serez guéri.

Une seule fois, une bonne femme, après avoir fixé le soleil de ses yeux morts, s'effraie peut-être du bruit fait autour d'elle, a peur d'une négation trop absolue. A la question habituelle elle répond, hésitante :

— Il me semble que j'y vois un peu mieux.

Mais pour s'en aller elle reprend le bras qui l'avait soutenue et conduite.

Nous ne pouvons pas faire le récit de toutes les déceptions. Un numéro entier du journal n'y suffirait pas. Car nous avons assisté à plus de cinq cents « consultations », toutes aussi inefficaces ou pour lesquelles J.-B. Pons promettait des résultats dans un, trois, six ou sept jours.

Citons cependant encore quelques faits :

Une jeune femme s'avance, s'appuyant sur une béquille.

— Jetez votre béquille et marchez.

Un assistant fait observer que la consultante a une jambe plus courte que l'autre.

— Je ne peux pas vous allonger la jambe, fait alors l'homme aux miracles. A un autre.

L'autre est une fillette dont les doigts des deux mains sont paralysés, mais repliés et donnent à ses poignets l'air de moignons.

J.-B. Pons a mal vu. Il renvoie la malheureuse en lui disant :

— Il faudrait mettre des bouts à vos doigts. Je ne le peux pas.

Une hydropique attend depuis près d'une heure qu'on s'occupe d'elle. Elle est comme un paquet oublié sur une chaise basse.

Le thaumaturge la regarde, et tandis qu'elle l'implore du regard :

— Enlevez-la. Débarrassez.

On « débarrasse ».

Deux jeunes filles, deux sœurs. Celles là aussi ont attendu longtemps. Pourtant leur jeunesse et leur grâce auraient dû leur valoir un tour de faveur si la prévenance était possible dans une foule enfiévrée, affolée d'espoir égoïste.

L'une des deux sœurs est sourde, l'autre n'est venue que pour l'accompagner. L'infirme a assisté à une bonne partie du défilé. Sur ses traits, d'une mobilité extrême qu'éclairent deux grands yeux, on lit comme sur un livre ouvert. Elle n'a plus la foi de la première heure, mais elle espère encore, malgré tout.

La voilà debout, en face du guérisseur.

— Combien vous êtes de chez vous ?

— Je n'entends pas.

— Si, vous entendez.

— Je n'entends pas.

Le thaumaturge met sa bouche tout près de l'oreille de la patiente et élève la voix.

— Vous entendez.

La jeune fille regarde autour d'elle, cherche à deviner la question, gardant la joliesse de son sourire.

— Je n'entends pas.

J.-B. Pons s'adresse alors à sa sœur, qui répond pour elle.

— Allez ! Vous serez guérie demain soir.

La jeune infirme fait un geste de découragement ; elle sourit encore cependant devant les gens qui la regardent, apitoyés ; puis, elle se retire, mais, la porte du patio franchie, elle éclate en sanglots.

CONCLUSIONS

Tous ces insuccès — et il n'y a pas eu autre chose hier que des insuccès — que nous n'avons pas été les seuls à constater, opèreront, quand ils seront connus, quand ils seront confirmés par les nombreux « consultants » déçus, aux personnes de leur entourage, une salutaire réaction.

Mais déjà beaucoup parmi les plus emballés reviennent de leurs illusions. C'est qu'ils ont été à même, au bout de vingt-quatre heures, de voir à quoi se réduisait ce qu'ils avaient naïvement et de bonne foi pris pour des miracles. Des estropiés qui avaient, sur l'ordre de J.-B. Pons, jeté leurs béquilles et s'étaient crus guéris pendant un jour, ont dû, l'excitation nerveuse une fois passée, plus brisés, plus impotents que jamais, reprendre leurs béquilles. Et, en dépit de toutes les promesses immédiates ou à échéance fixe, les muets n'ont pas recouvré la parole, les aveugles n'ont pas retrouvé la vue.

La vie publique, un moment troublée, reprendra son cours normal ; l'on ne verra plus, comme hier, dans certaines usines de Bab-el-Oued, les ateliers désertés, dans la fièvre provoquée par une thaumaturgie trop facilement acceptée.

D'ailleurs, le pseudo-guérisseur commence à se rendre compte de l'inefficacité et du danger de ses consultations. Il vient d'écrire spontanément à M. le commissaire central :

« M. J.-B. Pons prie Monsieur le commissaire de police d'informer la population algérienne qu'il ne veut plus recevoir aucun visiteur et aucun malade, des dégâts ayant été commis dans sa propriété et dans les propriétés voisines. Il vous prie donc, Monsieur le commissaire, de prendre les mesures nécessaires pour empêcher le public de pénétrer jusqu'à lui. »

Aujourd'hui donc, les chemins conduisant à la propriété Scala seront gardés, et il sera interdit d'y pénétrer. D'autre part, J.-B. Pons aurait manifesté le désir, pour éviter les obsessions, de se retirer chez des parents.

P. R.-L.

Une Maison hantée à Nice

Elle faisait, ces jours derniers, courir tous les Niçois sur le mont Gros qui domine la ville et où se dresse l'observatoire de M. Bichoffshein.

Il y a environ deux mois, un professeur de Nice louait sur le mont Gros une villa restée longtemps inoccupée. Or, depuis quinze jours, la maison est devenue inhabitable : de la cave au grenier, de la cuisine au salon, d'un bout du jardin à l'autre, on entend durant toute la nuit un concert de cris et d'imprécations formidables; les volets s'ouvrent tout seuls ; au beau milieu de leur sommeil, les habitants sont réveillés, quelqu'un frappe à la porte ; armés jusqu'aux dents, ils entrebaillent l'huis et ne voient personne ; ils vont se recoucher, mais cinq minutes plus tard, le plafond semble s'effondrer sous des coups multiples.

Et ce n'est pas tout : d'une citerne placée au milieu du jardin s'exhalent des soupirs d'agonisants, des mugissements mystérieux et effroyables.

La petite bonne de la maison — il y a presque toujours une jeune fille dans les maisons hantées — constata une nuit un phénomène étrange :

« Nous avions tout cadenassé, dit-elle, et nous espérions être enfin tranquilles, mais la nuit fut plus épouvantable encore que les précédentes : je ne dormis pas une seule minute et au jour j'allai à la cuisine ; en y entrant, je poussai un cri : une persienne d'une fenêtre n'était plus à sa place ; elle avait disparu malgré les cadenas et les targettes... Un instant après, nous avons retrouvé la persienne au grenier, appuyée contre le mur !... »

M. Sampietro, l'inspecteur des gardes champêtres de la région, a ouvert une enquête qui n'a donné aucun résultat, et le vacarme recommence toutes les nuits.

LA CONSÉCRATION DE LA FRANCE au Sacré-Cœur

Dans l'*Echo* du 15 mai dernier, M. J. de Malevas pose une intéressante question relative à la promesse de consécration au Sacré-Cœur faite par Louis XVI.

Il demande quel est le document où, pour la première fois, se trouve rapportée cette promesse. Je ne saurais l'en informer rapidement, car je suis à la campagne, et pour établir la série complète des témoignages, il faudrait une recherche assez longue à la Bibliothèque Nationale. Je ne pourrai que prier un ami de la tenter à ma place. Si j'ai moi-même rappelé le vœu attribué à Louis XVI, c'est d'après l'affirmation catégorique d'un ouvrage qui, par ailleurs, m'a semblé sérieux : *Le règne du Cœur de Jésus*, cinq volumes, dont l'auteur est un Oblat de Marie-Immaculée, chapelain de Montmartre. Voici ce que j'ai lu dans cet ouvrage, volume II, page 282 : « Il (Louis XVI) s'en repentit dans la prison du Temple, et en 1792, dans un vœu mémorable, il fit la promesse d'accomplir le désir du Sacré-Cœur : « Je promets, « disait-il, d'ériger et de décorer à mes frais une chapelle « dédiée au Sacré-Cœur et de prononcer un acte solennel de « consécration de mon Royaume au Sacré-Cœur. »

L'affirmation du chapelain de Montmartre est donc formelle. Mais j'approuve parfaitement M. de Malevas de vouloir remonter au premier témoignage. C'est une règle essentielle de la critique historique Seulement les circonstances ne permettent de la suivre, dans le cas présent, qu'avec une certaine lenteur.

Au reste, sans nier l'intérêt de la promesse de Louis XVI, je remarquerai que, fût-elle inauthentique, illusoire, cela ne changerait rien au fait général et fondamental : Le Sacré-Cœur demandant à régner sur la France et les chefs d'Etat personnels ne se rendant pas à ce désir qui n'obtient un commencement de réalisation que sous un gouvernement de forme républicaine.

Existera-t-il jamais une République française selon le Sacré-Cœur et inscrivant, au début de sa Constitution, cet article : « Dieu est le roi de France et il n'y a pas, en France, d'autre roi que Dieu »?

Je ne sais. Mais cela ne me paraît pas impossible. Et il faut avouer qu'un Etat libre où l'on réserverait à Dieu les honneurs royaux et impériaux ne manquerait pas de grandeur chrétienne. ALBERT JOUNET.

P.-S. — Un prêtre de mes amis m'apprend qu'on trouve la promesse de Louis XVI dans l'*Histoire de Louis XVII* par M. de Beauchesne. M. de Malevas pourrait consulter cet ouvrage que mon ami n'a plus et me cite de mémoire seulement.

ÇA ET LA

Curieux cas d'amnésie

La vieille histoire du Léthé est un mythe qui n'est pas déjà si déraisonnable. Notre mémoire est une faculté qui dépend des circonstances extérieures, se trouve à la merci d'un accident physique. Un fait récent : M. X..., cocher-livreur à Paris, a reçu à la tête un coup qui a amené une congestion partielle du cerveau. Il a, de ce fait, entièrement perdu le souvenir des douze dernières années de sa vie. Il se croit encore charcutier à Brunoy, et, chose plus grave, confond sa seconde femme avec la première, dont le divorce l'a séparé. Il s'obstine à écrire à son père, mort il y a douze ans. La Société de Neurologie a étudié avec intérêt ce cas très particulier d'amnésie limitée.

La question des talismans

Pour faire suite à celles que nous avons déjà publiées sur cette question, Mme Kaville nous communique les deux lettres suivantes :

MADAME,

J'ai lu dans l'*Echo du Merveilleux* la lettre de Mme Valette, et je viens moi aussi vous dire que j'ai été très satisfaite de vos talismans, ainsi que plusieurs personnes de ma con-

naissance qui vous en ont pris. Si cela peut vous être agréable, je vous autorise à faire paraître ma lettre.

Veuillez agréer, Madame, mes salutations.

Mme Vve FOREL,
103, rue du Point-du-Jour.

MADAME,

Je vous ai pris plusieurs talismans et j'en suis très contente.

Tout m'a réussi, mais au bout de quelques mois seulement, mais c'était des choses si difficiles que cela ne pouvait se terminer de suite.

Vous pouvez faire paraître cette lettre si cela peut vous servir.

Recevez, Madame, mes salutations sympathiques.

Mme DU CORNET,
1 *bis*, boulevard Berthier.

Il est certain que, malgré ces lettres, si formelles pourtant, bien des personnes resteront sceptiques sur l'efficacité des talismans. Il n'en est pas moins curieux d'enregistrer de tels témoignages.

A TRAVERS LES REVUES

LA PSYCHOLOGIE DU JEU

La Voie **publie sur la *Psychologie du jeu* un article curieux que nous ne contresignerions certainement pas, mais qui nous semble de nature à intéresser un assez grand nombre de nos lecteurs.**

Voici un extrait des conseils que l'auteur de cet article « Un Kabbilliste » donne à ceux que tourmente la passion du jeu :

Tout d'abord, une hygiène physique, une hygiène morale, puis un rituel.

L'hygiène physique : qu'elle soit personnelle. Chacun sait ce qu'il lui faut sur ce chapitre. Le principal, c'est d'éviter toute dépression ; par conséquent éviter la fatigue, éviter les longues séances, prendre de longs repos.

L'hygiène morale : qu'elle soit personnelle aussi. Fuir la hantise du jeu. La combattre par des occupations de l'esprit et de toute la personnalité morale. S'intéresser à beaucoup de choses le plus vivement possible. Ce qu'il y a de plus terrible dans le jeu, c'est qu'il devient une obsession, une possession. Combattre cette obsession par tous les moyens.

Le rituel ?

Observer un rituel, c'est s'obliger à accomplir des actes, à faire des gestes qui finissent par contraindre l'esprit à suivre la voie qu'on lui trace. Si vous faites minutieusement certains gestes que vous impose soit une loi traditionnelle, soit votre propre volonté, ces gestes, pour des esprits superficiels, ne peuvent être que mômeries ridicules. Pour celui qui sait, ces gestes sont destinés à vous donner une discipline du corps qui, par réaction, devienne une discipline de l'imagination et de la volonté. Ce qui paraît superstitieuse puérilité est, au fond, savante combinaison psychologique. Mus par un instinct qui leur fait entrevoir cette réalité, les joueurs s'adonnent à des pratiques superstitieuses. Ils se créent un rituel pour discipliner leur personnalité. Mais ce rituel, basé uniquement sur l'instinct, est insuffisant et sans grande action. En touchant le dos d'un bossu, en portant de la corde de pendu, le superstitieux naïf s'imagine conjurer le destin et appeler sur lui la chance. Ceci est niaiserie pure ; cependant, quand il a accompli ces pratiques absurdes, sa foi en leur valeur lui donne une confiance dilatant sa personnalité, et lui permettant de lutter avec plus d'avantage contre les forces adverses.

Les conseils donnés ici aux fins de créer une sorte de rituel magique pour le jeu, il ne faut donc les considérer que comme des moyens mnémotechniques ou plutôt *psychotechniques* destinés à porter les facultés de volonté et d'intelligence à leur plus haut degré.

Il doit y avoir, dans ce rituel, une partie personnelle et une partie traditionnelle.

La partie personnelle, chacun se la créera selon son tempérament. Elle doit être organisée de façon à combattre les défauts de chacun. Ainsi, êtes-vous négligent, et peu soigneux ? Astreignez-vous à tenir des écritures minutieuses, d'un ordre et d'une propreté parfaits. C'est là un geste rituel. Etes-vous facile à influencer, disposé à suivre les conseils du premier venu ? Cherchez à mettre une initiative dans votre moindre geste. En un mot, obligez-vous fortement à de petits actes, pour insignifiants qu'ils paraissent, qui soient désagréables à vos défauts favoris. Car c'est par vos défauts que vous attaquera perfidement l'Adversaire.

Ne nous attardons pas sur la partie personnelle du rituel ; chacun la forgera à son gré. Donnons maintenant quelques conseils pour un rituel puisé dans la tradition magique.

Pour être *soi-même* à la table de jeu, pour éviter l'empire des suggestions extérieures, il est nécessaire de s'isoler Il faut donc confirmer par certains gestes la volonté d'isolement. Nous recommandons de porter des vêtements extérieurs ou des dessous en soie, de préférence blanche. La soie est un corps isolant que traversent difficilement les fluides. C'est avec la soie qu'on isole les fils électriques.

Autre rite d'isolement : le cercle magique.

Qu'est-ce que le cercle magique ?

Dans toute l'opération magique, il est de tradition que l'opérateur ne doit pas quitter l'aire d'un cercle destiné à devenir le champ de bataille où agit sa volonté et aussi à l'isoler des influences extérieures. Ce cercle se trace avec la pointe d'une épée magique, et comporte trois cercles concentriques dans lesquels sont inscrits plusieurs noms choisis d'une façon déterminée et non arbitraire.

Une telle pratique serait impossible dans une salle de jeu, ou rendrait profondément ridicule celui qui s'y adonnerait. D'ailleurs, en n'étant plus secrète, elle perdrait son pouvoir d'isolement. Mais on peut l'entendre comme un symbole, et tracer par la pensée et par la main un cercle idéal destiné à isoler le joueur de l'influence de l'eggrégore et des larves. En ce cas, comme il faut qu'un geste souligne une intention, — ce qui est la base de tout rite, — il est bon de tracer en tendant sa volonté, autour de soi un cercle avec, soit une pointe d'acier (une aiguille par exemple), soit un morceau de charbon, ou mieux un diamant (le charbon, et surtout le carbone parfait qu'est le diamant sont des isolants fluidiques), soit une pierre d'aimant.

Souvent des joueurs portent comme amulette ou comme talisman certaines pierres précieuses. Voyons sur quoi se fonde cette superstition.

Il ne faut pas confondre le talisman et l'amulette. L'amulette est destinée à protéger la volonté contre les influences extérieures. Elle est purement défensive. Le talisman est destiné à fortifier la volonté dans un but d'acquisition, de conquête. Il est agressif. L'amulette peut empêcher de perdre. Le talisman doit faire gagner.....

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 724-73